

Mystères Dououreux

1.L'Agonie de Jésus à Gethsémani

La route est entièrement silencieuse.

Seule l'eau d'une fontaine qui retombe dans un bassin de pierre rompt le profond silence.

Le long des murs des maisons, du côté de l'orient, il y a encore de l'obscurité, alors que de l'autre côté la lune commence à blanchir le sommet des maisons et là où la route s'élargit pour former une petite place voilà que la clarté laiteuse et argentée de la lune descend pour embellir aussi les cailloux et la terre de la route.

Mais sous les nombreux archivoltes qui vont d'une maison à l'autre, semblables à des pont-levis ou à des étais pour ces vieilles maisons aux ouvertures peu nombreuses sur les rues, et qui à cette heure sont toutes closes et sombres comme si c'étaient des maisons abandonnées, c'est l'obscurité complète, et la torche rougeâtre portée par Simon acquiert une singulière vivacité et une utilité encore plus grande.

Les visages, dans cette lumière rouge et mobile, se montrent avec un relief net et tous, tant qu'ils sont, révèlent autant d'état d'âme différents.

Le plus solennel et le plus calme, c'est celui de Jésus.

Pourtant la fatigue le vieillit en y faisant paraître des lignes inhabituelles qui font déjà apparaître la future effigie de son visage recomposé dans la mort.

Jean, qui est à côté de Lui, tourne un regard étonné, dolent sur tout ce qu'il voit.

On dirait un enfant terrorisé par quelque récit qu'il a entendu ou quelque promesse effrayante et qui demande de l'aide à qui il sait être plus que lui.

Mais qui peut l'aider ?

Simon, qui est de l'autre côté de Jésus, a le visage fermé, sombre, de quelqu'un qui rumine des pensées atroces, et c'est encore le seul qui après Jésus montre un aspect plein de dignité.

Les autres, qui en deux groupes ne cessent de se déformer, sont tous en fermentation.

De temps à autre la voix rauque de Pierre ou celle de baryton de Thomas s'élèvent avec une résonance étrange.

Puis ils baissent la voix comme effrayés de ce qu'ils disent.

Ils discutent sur ce qu'il faut faire, et l'un propose une chose et l'autre une autre.

Mais toutes les propositions tombent car réellement va commencer "l'heure des ténèbres" et les jugements humains restent obscurs et confus.

"Il fallait me le dire plus tôt" dit Pierre fâché. "

Mais personne n'a parlé. Pas le Maître..."

"Oui ! Justement Lui te le disait. Mais, frère ! Il semble que tu ne le connais pas !..." "Moi je ressentais quelque trouble et j'ai dit : "Allons mourir avec Lui". Vous vous le rappelez ?

Mais, par notre Très Saint Dieu, si j'avais su que c'était Judas de Simon !..." tonne Thomas d'une voix menaçante.

"Et que voulais-tu faire ?" demande Barthélemy.

"Moi ? Je le ferais encore maintenant si vous m'aidiez !",

"Quoi ? Tu partirais pour le tuer ? Et où ?" "Non. J'éloignerais le Maître. C'est plus simple." "Il ne viendrait pas !"

"Je ne Lui demanderais pas de venir. Je l'enlèverais comme on enlève une femme." "Ce ne serait pas une mauvaise idée !" dit Pierre.

Et, impulsif, il revient en arrière, se met dans le groupe des deux fils d'Alphée qui avec Matthieu et Jacques parlent doucement comme des conjurés.

"Écoutez : Thomas dit d'éloigner Jésus. Tous ensemble.

On pourrait... du Get-Samni par Bethphagé à Béthanie et de là... en route pour quelque endroit. Le faisons-nous ? Une fois Lui mis en lieu sûr, on revient et on extermine Judas."

"C'est inutile. Israël n'est qu'une trappe" dit Jacques d'Alphée.

"Et maintenant elle est tout près de se fermer. On le comprenait.

Trop de haine !" "Mais, Matthieu ! Tu me fais enrager !

Tu avais plus de courage quand tu étais pécheur ! Philippe, parle."

Philippe, qui vient tout à fait seul et paraît se faire un monologue,

lève le visage et s'arrête.

Pierre le rejoint et ils parlent entre eux. Puis ils rejoignent le groupe de tout à l'heure.

"Moi, je dirais que le meilleur endroit, c'est dans le Temple" dit Philippe. "Es-tu fou ?" crient les cousins, Matthieu et Jacques.

"Mais si là on veut sa mort !" "Chut ! Quel vacarme ! Je sais ce que je dis. Ils le chercheront partout, mais pas là. Toi et Jean avez de bonnes amitiés parmi les serviteurs d'Anna.

On donne une bonne poignée d'or... et tout est fait. Croyez-le !

Le meilleur endroit pour cacher quelqu'un que l'on recherche, c'est la maison du geôlier." "Moi, je ne le fais pas" dit Jacques de Zébédée. "Mais écoute aussi les autres, Jean pour commencer.

Et si ensuite ils l'arrêtent ? Je ne veux pas qu'on dise que c'est moi le traître..." "Je n'y avais pas pensé. Et alors ?"

Pierre est anéanti.

"Et alors je dirais qu'il faut faire une chose par pitié.

La seule que nous puissions : éloigner la Mère" dit Jude d'Alphée.

"Bon !... Mais... qui y va ? Qu'est-ce qu'on lui dit ? Vas-y toi, son parent." "Moi, je reste avec Jésus. C'est mon droit. Vas-y toi." "Moi ? ! Je me suis armé d'une épée pour mourir comme Eléazar de Saura.

Je traverserai des légions pour défendre mon Jésus et je frapperai sans retenue. Si la force de ceux qui sont plus nombreux me tue, n'importe. Je l'aurai défendu" proclame Pierre.

"Mais es-tu vraiment sûr que c'est l'Isariote ?" demande Philippe au Thaddée. "J'en suis sûr. Aucun de nous n'a un cœur de serpent. Il n'y a que lui..."

Va, Matthieu, trouver Marie et dis-lui..." "Moi ? La tromper ?

La voir, ignorante, à côté de moi, et puis ?... Ah ! non. Je suis prêt à mourir, mais pas à trahir cette colombe..."

Les voix se confondent en un murmure. "Tu entends ?

Maître, nous t'aimons" dit Simon. "Je le sais. Je n'ai pas besoin de ces paroles pour le savoir.

Et si elles donnent la paix au cœur du Christ, elles blessent son âme."

"Pourquoi, mon Seigneur ?

Ce sont des paroles d'amour."

"D'un *amour tout humain*. En vérité, en ces trois ans, je n'ai rien fait, car vous êtes encore plus humains qu'à la première heure.

Il fermente en vous tous les ferments les plus fangeux, ce soir.

Mais ce n'est pas votre faute..." "Sauve-toi, Jésus!" dit Jean en gémissant.

"Je me sauve." "Oui ? Oh ! mon Dieu, merci !"

Jean paraît une fleur qui plie en se desséchant et qui redevient fraîche sur sa tige.

"Je le dis aux autres. Où allons-nous ?" "Moi à la mort.

Vous à la Foi." "Mais n'avais-tu pas dit maintenant que tu te sauves ?"

Le préféré est de nouveau accablé.

"Je me sauve, en fait, je me sauve.

Si je n'obéissais pas au Père, je me perdrais.

J'obéis, donc je me sauve.

Mais ne pleure pas ainsi ! Tu es moins brave que les disciples de ce philosophe grec dont je t'ai parlé un jour.

Eux restèrent près de leur maître que faisait mourir la ciguë, pour le réconforter par leur virile douleur.

Toi... tu sembles un enfant qui a perdu son père."

"Et n'en est-il pas ainsi ? C'est plus que si je perdais mon père !

Je te perds Toi..." "Tu ne me perds pas puisque tu continues de m'aimer.

Est perdu quelqu'un qui est séparé de nous par l'oubli sur la Terre et par le jugement de Dieu dans l'au-delà.

Mais nous ne serons pas séparés. Jamais.

Ni par celui-ci, ni par celui-là."

Mais Jean n'entend pas raison.

Simon s'approche encore plus près de Jésus et Lui confie à voix basse : "Maître... moi... Simon Pierre et Moi, nous espérions faire quelque chose de bon..."

Mais... Toi qui sais tout, dis-moi : dans combien d'heures penses-tu être capturé ?"

"Avant que la lune ne soit au sommet de son arc."

Simon fait un geste de douleur et d'impatience, pour ne pas dire de dépit.

"Alors tout a été inutile... Maître, je vais t'expliquer.
Tu as presque reproché à Simon Pierre et à moi de t'avoir laissé seul dans ces derniers jours...
Mais nous nous éloignons pour Toi... Par amour pour Toi.
Pierre, dans la nuit de lundi, impressionné par tes paroles, est venu me trouver pendant mon sommeil et il m'a dit : "Toi et Moi, je me fie à toi, nous devons faire quelque chose pour Jésus.

Même Judas a dit vouloir s'en occuper" Oh ! pourquoi n'avons-nous pas compris alors ? Pourquoi ne nous as-tu rien dit, Toi ?
Mais dis-moi : tu ne l'as dit à personne ? Vraiment à personne ?
Peut-être l'as-tu compris seulement il y a quelques heures ?"
"Je l'ai toujours su. Avant même qu'il fût au nombre des disciples.

Et pour que son crime ne fût pas parfait, du côté divin et du côté humain, j'ai cherché de toutes les manières de l'éloigner de Moi.
Ceux qui veulent que je meure sont les bourreaux de Dieu.
Lui, mon disciple et ami, est aussi le Traître, le bourreau de l'homme.

Mon premier bourreau car il m'a déjà fait mourir par l'effort de l'avoir à côté de Moi, à ma table, et de devoir le protéger de Moi-même contre vous."

"Et personne ne le sait ?"

"Jean. Je lui l'ai dit à la fin de la Cène. Mais qu'avez-vous fait ?"

"Et Lazare ? Il ne sait vraiment rien Lazare?"

Aujourd'hui nous sommes allés chez lui.

En effet, il est venu de grand matin, a sacrifié et est reparti, sans même s'arrêter à son palais et sans aller au Prétoire, car lui y va toujours par suite d'une habitude prise par son père.

Et Pilate, tu le sais, est dans la ville, ces jours-ci..."

"Oui. Ils y sont tous. Il y a Rome, la nouvelle Sion, avec Pilate. Il y a Israël avec Caïphe et Hérode. Il y a tout Israël, car la Pâque a rassemblé les enfants de ce peuple au pied de l'autel de Dieu..."

As-tu vu Gamaliel ?" "Oui. Pourquoi me le demandes-tu ?

Je dois le revoir aussi, demain..." "Gamaliel, ce soir est à Bethphagé.
Je le sais. Quand nous serons arrivés au Gethsémani tu iras trouver

Gamaliel et tu lui diras : "Sous peu tu auras le signe que tu attends depuis vingt et un ans".

Rien d'autre. Et puis tu reviendras avec tes compagnons."

"Mais comment le sais-tu ? Oh ! Maître, mon pauvre Maître qui n'as même pas le réconfort d'ignorer **les œuvres d'autrui** !"

"Tu dis bien ! Le réconfort d'ignorer !

Pauvre Maître !

Car il y a plus d'œuvres mauvaises que de bonnes.

Mais je vois aussi celles qui sont bonnes et je m'en réjouis." "Alors tu sais que..." "Simon, c'est l'heure de ma passion.

Pour la rendre plus complète, le Père me retire la lumière à mesure qu'on approche.

D'ici peu, je n'aurai que ténèbres et la contemplation de ce que sont les ténèbres : c'est-à-dire tous les péchés des hommes.

Tu ne peux, vous ne pouvez pas comprendre.

Personne, à moins d'y être appelé par Dieu pour une mission spéciale, ne comprendra cette passion dans la *grande* Passion.

Puisque l'homme est matériel, même dans l'amour et dans la méditation, il y en aura qui pleureront et souffriront à cause des coups que j'ai reçus, et de mes tortures de Rédempteur, mais on ne mesurera pas cette torture spirituelle qui, croyez-le vous qui m'écoutez, sera la plus atroce...

Parle- moi donc, Simon. Guide-moi sur les sentiers où ton amitié est allée pour Moi, car je suis un pauvre qui perd la vue et qui voit des fantômes, et non des choses réelles..."

Jean le serre contre lui et demande : "Quoi ? Tu ne vois plus ton Jean ?" "Je te vois, mais les fantômes surgissent du brouillard de Satan, visions de cauchemar et de douleur.

Nous sommes tous enveloppés dans ce miasme d'enfer, ce soir. En

Moi, il cherche à créer la lâcheté, la désobéissance et la douleur. En vous, il créera la déception et la peur.

En d'autres, qui pourtant ne sont ni peureux ni criminels, il amènera le crime et l'effroi.

En d'autres, qui déjà appartiennent à Satan, il donnera la perversion surnaturelle. Je parle ainsi car leur perfection dans le mal sera telle qu'elle dépassera les possibilités humaines et atteindra la perfection qui est toujours dans le surhumain.

Parle, Simon." "Oui. Depuis mardi, nous ne faisons que nous déplacer pour savoir, pour prévenir, pour chercher de l'aide."

"Et qu'avez-vous pu faire ?" "Rien, ou bien peu."

"Et le peu sera "rien" quand la peur paralysera les cœurs."

"Je me suis heurté aussi à Lazare..."

La première fois que cela m'arrive... Heurté car il me paraît inerte... Lui pourrait agir. C'est un ami du Gouverneur. C'est toujours le fils de Théophile ! Mais Lazare a repoussé toutes mes propositions. Je l'ai quitté en criant : "Je pense que l'ami dont parle le Maître, c'est toi ! Tu me fais horreur !" et je ne voulais plus retourner chez lui.

Mais, ce matin, il m'a appelé et m'a dit :

"Peux-tu encore penser que je suis le traître ?"

J'avais déjà vu Gamaliel, et Joseph et Chouza, et Nicodème et Manaën, et enfin ton frère Joseph... et je ne pouvais plus croire cela.

Je lui ai dit : "Pardonne-moi, Lazare. Mais je sens ma pensée bouleversée plus que quand j'étais moi-même un condamné".

Et c'est ainsi, Maître... Je ne suis plus moi. Mais pourquoi souris-tu ?"

"Parce que cela confirme ce que je t'ai dit auparavant.

Le brouillard de Satan t'enveloppe et te trouble.

Qu'a répondu Lazare ?" "Il a dit : "Je te comprends. Viens aujourd'hui avec Nicodème. J'ai besoin de te voir". Et j'y suis allé pendant que Simon Pierre allait chez les galiléens, car ton frère qui vient de si loin sait plus de nouvelles que nous.

Il dit qu'il a été informé par hasard en parlant avec un vieux galiléen,

ami d'Alphée et de Joseph, qui habite près des marchés." "Ah !... oui... Un grand ami de la maison..." "Il est ici avec Simon et les femmes. Il y a aussi la famille de Cana." "J'ai vu Simon."

"Eh bien, Joseph, par son ami, qui est ami aussi de quelqu'un du Temple qui est devenu son parent par les femmes, a su qu'est décidée ta capture, et il a dit à Pierre :

"Je l'ai toujours combattu, mais par amour et tant qu'il était encore fort.

Mais maintenant qu'il devient comme un enfant à la merci de ses ennemis, moi, son parent qui l'ai toujours aimé, je suis avec Lui.

C'est un devoir de sang et de cœur"

Jésus sourit en reprenant pour un instant le visage serein des heures de joie.

"Et Joseph a dit à Pierre : "Les pharisiens de Galilée sont des aspics comme tous les pharisiens. Mais la Galilée n'est pas toute pharisienne. Et il y a ici beaucoup de galiléens qui l'aiment. Allons leur dire de se rassembler pour le défendre. Nous n'avons que des couteaux, mais les bâtons aussi sont des armes quand on les manie bien.

Et, si les milices romaines n'interviennent pas, nous aurons , vite raison de cette lâche canaille que sont les scribes du Temple".

Et Pierre est allé avec lui. Moi, pendant ce temps, j'allais chez Lazare, avec Nicodème. Nous avons décidé de le persuader de venir avec nous et d'ouvrir la maison pour rester avec Toi.

Il nous a dit : "Je dois obéir à Jésus et rester ici. Pour souffrir le double..."

Est-ce vrai ?" "C'est vrai, Je lui ai donné cet ordre."

"Pourtant il m'a donné les épées, elles sont à lui : une pour moi, une pour Pierre. Chouza aussi voulait me donner des épées.

Mais... que sont deux lames de fer contre tout un monde ?

Chouza ne peut croire que soit vrai ce que tu dis. Il jure que lui ne sait rien et qu'à la cour on ne pense qu'à jouir de la fête...

Une ripaille comme à l'ordinaire. Si bien qu'il a dit à Jeanne de se retirer dans une de leurs maisons en Judée.

Mais Jeanne veut rester ici, renfermée dans son palais comme si elle

n'y était pas. Mais elle ne s'éloigne pas. Elle a avec elle Plautina, Anne et Nique, et deux dames romaines de la maison de Claudia. Elles pleurent, prient et font prier les innocents.

Mais ce n'est pas un temps de prière. C'est un temps de sang. Je sens renaître en moi le "zélote" et je brûle de tuer pour faire vengeance !..."

"Simon, si j'avais voulu te faire mourir maudit, je ne t'aurais pas enlevé à la désolation !..." Jésus est très sévère. "

Oh ! pardon, Maître... pardon. Je suis comme ivre, je délire."

"Et Manaën, que dit-il ?" "Manaën dit que cela ne peut être vrai, et que si c'était vrai, lui te suivra même au supplice."

"Comme tous vous avez confiance en vous !..."

Que d'orgueil il y a dans l'homme ! Et Nicodème et Joseph ?

Que savent-ils ?" "Rien de plus que moi.

Il y a quelque temps, dans une assemblée. Joseph s'en est pris au Sanhédrin.

Il les traita d'assassins parce qu'ils voulaient tuer un innocent, et il dit : "Tout est illégal là dedans.

Lui le dit bien : c'est l'abomination dans la maison du Seigneur.

Cet autel sera détruit car il est profané". Ils ne le lapidèrent pas parce que c'est lui. Mais depuis lors ils l'ont tenu dans l'ignorance totale. Seuls Gamaliel et Nicodème sont restés ses amis.

Mais le premier ne parle pas et le second... Ni lui ni Joseph n'ont plus été convoqués au Sanhédrin pour les décisions les plus vraies.

Il se réunit illégalement ici et là, à des heures différentes, car ils ont peur d'eux et de Rome.

Ah ! j'oubliais !... Les bergers. Eux aussi sont avec les galiléens.

Mais nous sommes peu nombreux ! Si Lazare avait voulu nous écouter et aller trouver le Préteur ! Mais il ne nous a pas écoutés...

Voilà ce que nous avons fait... Beaucoup... et rien... et je suis tellement accablé que je voudrais aller à travers la campagne en criant comme

un chacal, en m'abrutissant dans une orgie, en tuant comme un brigand, pour m'enlever cette pensée que "tout est inutile" comme l'a dit Lazare, comme l'ont dit Joseph et Chouza, et Manaën et Gamaliel..."

Le Zélote ne semble plus lui-même.

"Qu'a dit le rabbi ?" "Il a dit : "Je ne connais pas exactement les intentions de Caïphe, mais je vous dis que seulement pour le Christ est prophétisé ce que vous dites. Et comme *je ne reconnais pas* le Christ en ce prophète, je ne trouve pas qu'il y ait lieu de s'agiter.

Un homme sera tué, bon, ami de Dieu. Mais de combien de ses semblables, Sion a bu le sang ? !"

Et comme nous insistions sur ta Nature divine, il a répété avec entêtement : "Quand je verrai le signe, je croirai". Il a promis de s'abstenir de voter ta mort et même, si possible, de persuader les autres de ne pas te condamner. Cela, rien de plus. Il ne croit pas ! Il ne croit pas !

Si on pouvait arriver à demain... Mais tu dis que non.

Oh ! qu'allons-nous faire, nous ?!"

"Tu iras chez Lazare et tu chercheras à y amener autant que tu peux. Non seulement des apôtres, mais aussi des disciples que tu trouveras errants sur les chemins de la campagne.

Tu essaieras de voir les bergers et de leur donner cet ordre.

La maison de Béthanie est plus que jamais la maison de Béthanie,

la maison de la bonne hospitalité. Que ceux qui n'ont pas le courage d'affronter la haine de tout un peuple se réfugient là, pour attendre..."

"Mais nous ne te laisserons pas."

"Ne vous séparez pas... Divisés vous ne seriez rien.

Unis, vous serez encore une force.

Simon, promets-moi cela.

Tu es paisible, fidèle, tu sais parler et commander, même Pierre.

Et tu as une grande obligation envers Moi.

Je te le rappelle pour la première fois pour t'imposer l'obéissance.

Regarde : nous sommes au Cédron.

De là tu es monté vers Moi lépreux et d'ici tu es parti purifié.

Pour ce que je t'ai donné, donne-moi.

Donne à l'Homme ce que Moi j'ai donné à l'homme.

Maintenant le lépreux c'est Moi..."

"Non ! Ne le dis pas !" disent ensemble en gémissant les deux disciples. "

Il en est ainsi ! Pierre, mes frères seront les plus accablés. Mon honnête Pierre se sentira comme un criminel et n'aura pas de paix.

Et mes frères..., Ils n'auront pas le courage de regarder leur mère et la mienne... Je te les recommande..."

"Et moi, Seigneur, de qui serai-je ? Tu ne penses pas à moi ?"

"O mon petit enfant ! Tu es confié à ton amour. Il est si fort qu'il te guidera comme une mère. Je ne te donne pas d'ordre ni de direction.

Je te laisse sur les eaux de l'amour. Elles sont en toi un fleuve si calme et si profond que je ne me mets pas en peine pour ton lendemain.

Simon, tu as entendu ? Promets, promets-moi !"

Il est pénible de voir Jésus tellement angoissé...

Il reprend : "Avant que viennent les autres ! Oh ! merci !

Sois béni !" Tout le groupe se réunit.

"Maintenant, séparons-nous. Moi, je monte là-haut pour prier.

Je veux avec Moi Pierre, Jean et Jacques. Vous, restez ici.

Et si vous êtes accablés, appelez. Et ne craignez pas. On ne touchera pas à un cheveu de votre tête..

Priez pour Moi.

Déposez la haine et la peur.

Ce ne sera qu'un instant... et ensuite la joie sera pleine.

Souriez. Que j'ai dans le cœur vos sourires.

Et encore, merci de tout, amis. Adieu.

Que le Seigneur ne vous abandonne pas..."

Jésus se sépare des apôtres et va en avant pendant que Pierre se fait donner par Simon la torche. Celui-ci auparavant a allumé avec elle des rameaux résineux qui brûlent en crépitant au bord de l'olivieraie et

répandent une odeur de genièvre.

Je souffre de voir le Thaddée qui regarde Jésus d'un regard tellement intense et douloureux que ce dernier se retourne et cherche qui l'a regardé.

Mais le Thaddée se cache derrière Barthélemy et se mord les lèvres pour se calmer.

Jésus fait de la main un geste qui est bénédiction et adieu, puis il continue son chemin.

La lune, maintenant très haute, entoure de sa lumière sa haute figure et paraît la faire plus grande, en la spiritualisant, en rendant plus clair son vêtement rouge et plus pâle l'or de ses cheveux. Derrière Lui, hâtent le pas Pierre avec la torche et les deux fils de Zébédée.

Ils continuent jusqu'à ce qu'ils rejoignent le bord du premier escarpement du rustique amphithéâtre de l'oliveraie, auquel sert d'entrée la petite place irrégulière et de gradins les différents escarpements qui montent par échelons des oliviers sur le mont.

Puis Jésus leur dit : "Arrêtez-vous, attendez-moi ici pendant que je prie. Mais ne dormez pas. Je pourrais avoir besoin de vous.

Et, je vous le demande par charité : priez !

Votre Maître est très accablé." Et en effet il est déjà profondément accablé. Il paraît chargé d'un fardeau.

Où est désormais le viril Jésus qui parlait aux foules, beau, fort, l'œil dominateur, souriant paisiblement, avec sa voix retentissante et pleine de charme ?

Il paraît déjà pris par l'angoisse.

Il est comme quelqu'un qui a couru ou qui a pleuré.

Sa voix est lasse et angoissée. Triste, triste, triste...

Pierre répond au nom de tous :

"Sois tranquille, Maître. Nous veillerons et nous prierons.

Tu n'as qu'à nous appeler et nous viendrons."

Et Jésus les quitte alors que les trois se penchent pour ramasser des feuilles et des branches pour faire un feu qui serve à les tenir éveillés et aussi pour combattre la rosée qui commence à descendre

abondamment.

Il marche, en leur tournant le dos, de l'occident vers l'orient, ayant donc en face la lumière de la lune. Je vois qu'une grande douleur dilate encore davantage son œil; c'est peut-être un bistre de lassitude qui l'élargit, peut-être est-ce l'ombre de l'arcade sourcilière.

Je ne sais pas. Je sais qu'il a l'œil plus ouvert et plus enfoncé.

Il monte, la tête penchée, seulement de temps en temps il la lève en soupirant comme s'il se fatiguait et haletait, et alors il tourne son œil si triste sur l'olivieraie paisible.

Il fait quelques mètres en montée, puis il tourne autour d'un escarpement qui se trouve ainsi entre Lui et les trois qu'il a laissés plus bas.

L'escarpement, qui au début ne monte que de quelques décimètres, ne cesse de monter, et il a bientôt atteint deux mètres, de sorte qu'il met complètement Jésus à l'abri de tout regard indiscret ou ami.

Jésus continue jusqu'à un gros rocher qui à un certain point barre le petit sentier, peut-être mis pour soutenir la côte qui descend avec plus de rapidité et nue jusqu'à un espace désolé qui précède les murs au-delà desquels est située Jérusalem, et qui vers le haut continue à monter avec d'autres escarpements et d'autres oliviers.

Justement au-dessus du gros rocher se penche un olivier tout noueux et tordu.

Il semble un bizarre point d'interrogation mis par la nature pour poser quelque question.

Les branches touffues au sommet donnent une réponse à la question du tronc, en disant

tantôt oui quand elles se penchent vers la terre,

tantôt non en se déplaçant de droite à gauche,

sous un vent léger qui passe par vagues successives à travers les feuillages et qui parfois exhale seulement l'odeur de la terre, parfois l'odeur légèrement amère de l'olivier, parfois un parfum mêlé de roses et de mugets dont on se demande d'où il peut bien venir.

Au-delà du petit sentier, vers le bas, il y a d'autres oliviers et l'un, justement au-dessous du rocher, frappé par la foudre et ayant pourtant survécu, ou découpé je ne sais comment, a, du tronc

primitif, fait deux troncs qui se dressent comme les deux branches d'un grand V moulé et les deux feuillages se présentent d'un côté et de l'autre du rocher comme si en même temps ils voulaient voir et cacher, ou lui faire une base d'un gris argenté tout paisible.

Jésus s'arrête à cet endroit.

Il ne regarde pas la ville qui se fait voir tout en bas, toute blanche dans le clair de lune.

Au contraire il lui tourne le dos et il prie, les bras ouverts en croix, le visage levé vers le ciel.

Je ne vois pas son visage car il est dans l'ombre, la lune étant pour ainsi dire perpendiculaire au-dessus de sa tête, c'est vrai, mais ayant aussi le feuillage épais de l'olivier entre Lui et la lune dont les rayons filtrent à peine entre les feuilles en produisant des taches lumineuses en perpétuel mouvement.

Une longue, ardente prière. De temps en temps il pousse un soupir et fait entendre quelque parole plus nette.

Ce n'est pas un psaume, ni le Pater. C'est une prière faite du jaillissement de son amour et de son besoin. Un vrai discours fait à son Père. Je le comprends par les quelques paroles que je saisis :

"Tu le sais... Je suis ton Fils... Tout, mais aide-moi... L'heure est venue... Je ne suis plus de la Terre. Cesse tout besoin d'aide à ton Verbe..."

Fais que l'Homme te satisfasse comme Rédempteur, comme la Parole t'a été obéissante... Ce que Tu veux... C'est pour eux que je te demande pitié... Les sauverai-je ? C'est cela que je te demande.

Je les veux ainsi : sauvés du monde, de la chair, du démon...

Puis-je te demander encore ? C'est une juste demande, mon Père. Pas pour Moi.

Pour l'homme qui est ta création, et qui voulut rendre fange jusqu'à son âme.

Je jette dans ma douleur et dans mon Sang cette boue pour qu'elle redevienne l'incorruptible essence de l'esprit qui t'est agréable...

Il est partout. C'est lui le roi ce soir : au palais royal et dans les maisons, parmi les troupes et au Temple... La ville en est pleine, et demain ce sera un enfer..." Jésus se tourne, appuie son dos au rocher et croise ses bras. Il regarde Jérusalem. Le visage de Jésus devient de plus en plus triste. Il murmure : "Elle paraît de neige... et elle n'est que péché.

Même dans elle, combien j'en ai guéris ! Combien j'ai parlé !... Où sont ceux qui me paraissaient fidèles ?"... J

ésus penche la tête et regarde fixement le terrain couvert d'une herbe courte et que la rosée rend brillante.

Mais bien qu'il ait la tête penchée je comprends qu'il pleure car des gouttes brillent en tombant de son visage sur le sol.

Puis il lève la tête, desserre ses bras, les joint en les tenant au-dessus de sa tête et en les agitant ainsi unis. Puis il se met en route. Il revient vers les trois apôtres assis autour de leur feu de branchages.

Il les trouve à moitié endormis.

Pierre appuie ses épaules à un tronc, et les bras croisés sur la poitrine il balance sa tête, dans le premier brouillard d'un sommeil profond. Jacques est assis, avec son frère, sur une grosse racine qui affleure et sur laquelle ils ont mis leurs manteaux pour moins sentir les aspérités, mais malgré cela, bien qu'ils soient moins à l'aise que Pierre, eux aussi somnolent.

Jacques a abandonné sa tête sur l'épaule de Jean qui a penché la tête sur celle de son frère comme si le demi-sommeil les avait immobilisés dans cette pose.

"Vous dormez ? Vous n'avez pas su veiller une seule heure ?

Et Moi j'ai tant besoin de votre réconfort et de vos prières !"

Les trois sursautent confus. Ils se frottent les yeux,

ils murmurent une excuse, accusant la digestion pénible d'être la première cause de leur sommeil :

"C'est le vin... la nourriture... Mais maintenant cela passe. Cela n'a été qu'un moment. Nous ne désirions pas parler et cela nous a endormis.

Mais maintenant nous allons prier à haute voix et cela ne nous arrivera plus."

"Oui. Priez et veillez. Pour vous aussi, vous en avez besoin."

*Oui, Maître. Nous allons t'obéir."

Jésus s'en retourne. La lune Lui frappe le visage si fort que sa clarté d'argent fait pâlir de plus en plus son vêtement rouge comme si elle le couvrait d'une poussière blanche et lumineuse.

Je vois dans cette clarté son visage découragé, affligé, vieilli.

Le regard est toujours dilaté mais paraît embué de larmes.

La bouche a un pli de lassitude.

Il revient à son rocher plus lentement et tout penché.

Il s'y agenouille en appuyant ses bras au rocher qui n'est pas lisse, mais à mi-hauteur il a une sorte de sein, comme si on l'avait travaillé exprès. Sur ce sein de dimension réduite, il a poussé une petite plante qui me semble de ces fleurettes semblables à de petits lys que j'ai vues aussi en Italie.

Les petites feuilles sont rondes mais dentelées sur les bords et charnues avec des fleurettes sur les tiges très grêles. On dirait des petits flocons de neige qui saupoudrent la grisaille du rocher et les feuilles d'un vert foncé.

Jésus appuie ses mains près d'elles et les fleurettes Lui frôlent la joue car il pose sa tête sur ses mains jointes et il prie. Après un moment il sent la fraîcheur des petites corolles et il lève la tête.

Il les regarde, les caresse, leur parle : "Vous êtes pures !... Vous me réconfortez ! Dans la petite grotte de Maman, il y avait aussi de ces fleurettes... et elle les aimait car elle disait : "Quand j'étais petite, mon père me disait : "Tu es un lys si petit et tout plein de la rosée céleste' "...

Maman ! Oh ! Maman !" Il éclate en sanglots. La tête sur ses mains jointes, retombé un peu sur ses talons, je le vois et l'entends pleurer, alors que ses mains serrent ses doigts et se tourmentent l'une l'autre. Je l'entends qui dit :

"A Bethléem aussi... et je te les ai apportées, Maman. Mais celles-ci, qui te les apportera désormais ?..." Puis il recommence à prier et à méditer. Elle doit être bien triste sa méditation, angoissée plutôt que triste car, pour y échapper, il se lève, va en avant et en arrière en

murmurant des paroles que je ne saisis pas, levant son visage, le rabaissant, faisant des gestes, passant sur ses yeux, sur ses joues, sur ses cheveux, ses mains avec des mouvements machinaux et agités, comme ceux de quelqu'un qui est dans une grande angoisse.

Ce n'est rien de le dire. Le décrire est impossible. Le voir, c'est partager son angoisse. Il fait des gestes vers Jérusalem.

Puis il recommence à élever les bras vers le ciel comme pour demander de l'aide. Il enlève son manteau comme s'il avait chaud. Il le regarde... Mais que voit-il ? Ses yeux ne regardent pas autre chose que sa torture et tout sert à cette torture pour l'augmenter, même le manteau tissé par sa Mère.

Il le baise et dit : "Pardon, Maman ! Pardon !" Il semble le demander à l'étoffe filée et tissée par l'amour de sa Mère...

Il le reprend. Il est pris par un tourment. Il veut prier pour le surmonter, mais avec la prière reviennent les souvenirs, les appréhensions, les doutes, les regrets...

C'est toute une avalanche de noms... de villes... de personnes... de faits... Je ne puis le suivre car il est rapide et irrégulier. C'est sa vie évangélique qui défile devant Lui... et Lui ramène Judas le traître.

Son angoisse est si grande,

que pour la vaincre il crie le nom de **Pierre et de Jean**.

Et il dit : "Maintenant ils vont venir. Ils sont bien fidèles, eux !" Mais "eux" ne viennent pas. Il appelle de nouveau. Il paraît terrorisé comme s'il voyait je ne sais quoi. Il s'enfuit rapidement vers l'endroit où se trouve Pierre et les deux frères.

Et il les trouve plus commodément et plus pesamment endormis autour de quelques braises qui vont mourir et produisent seulement des éclairs rouges dans la cendre grise.

"Pierre ! Je vous ai appelés trois fois ! Mais que faites-vous ? Vous dormez encore ? Mais vous ne sentez pas à quel point je souffre ? Priez.

Que la chair n'ait pas le dessus, ne vous vainque pas. En aucun de vous. Si l'esprit est prompt, la chair est faible. Aidez-moi..."

Les trois, s'éveillent plus lentement, mais finalement ils y arrivent et s'excusent, les yeux ébahis. Ils se lèvent, en commençant par s'asseoir, puis ils se mettent vraiment debout.

"Mais vois un peu !" murmure Pierre. "Ceci ne nous est jamais arrivé ! Ce doit être vraiment ce vin. Il était fort. Et aussi ce froid. On s'est couvert pour ne pas le sentir (en effet ils s'étaient couverts avec leurs manteaux, même la tête) et on n'a plus vu le feu, on n'a plus eu froid et voilà que le sommeil est venu. Tu dis que tu nous as appelés ? Et pourtant il ne me semblait pas que je dormais si profondément..."

Allons, Jean, cherchons des branches, remuons-nous.

Cela va passer. Sois tranquille, Maître, que dorénavant !...

Nous resterons debout..." et il jette une poignée de feuilles sèches sur la braise et souffle pour faire reprendre la flamme.

Il l'alimente avec les branches apportées par Jean, pendant que Jacques apporte un quartier de genièvre ou d'une plante du même genre qu'il a coupé dans un buisson peu éloigné et le met par dessus le reste.

La flamme monte haute et gaie éclairant le pauvre visage de Jésus, un visage vraiment d'une tristesse telle que l'on ne peut le regarder sans pleurer. Toute clarté de ce visage a disparu dans une lassitude mortelle.

Il dit : **"J'éprouve une angoisse qui me tue ! Oh ! oui ! Mon âme est triste à en mourir. Amis !... Amis ! Amis !"**

Mais même s'il ne le disait pas, son aspect dirait qu'il est vraiment comme quelqu'un qui meurt, et dans l'abandon le plus angoissé et le plus désolé. Il semble que chacune de ses paroles soit un sanglot...

Mais les trois sont trop appesantis par le sommeil.

Ils semblent presque ivres tant

ils marchent en titubant les yeux mi-clos...

Jésus les regarde... Il ne les mortifie pas par des reproches.

Il secoue la tête, soupire et s'en va à la place qu'il occupait.

Il prie de nouveau debout, les bras en croix.

Puis à genoux comme avant, le visage penché sur les petites fleurs.

Il réfléchit. Il se tait... Puis il se met à gémir et à sangloter fortement, presque prosterné tant il s'est relâché sur ses talons. Il appelle le Père avec toujours plus d'angoisse... "Oh !" dit-il.

"Il est trop amer ce calice ! Je ne puis pas ! Je ne puis pas. Il est au-dessus de ce que je puis. J'ai tout pu ! Mais pas cela... Éloigne-le, Père, de ton Fils ! Pitié pour Moi !..."

Qu'ai-je fait pour le mériter ?" Puis il se reprend et dit : **"Cependant, mon Père, n'écoute pas ma voix si elle te demande ce qui est contraire à ta volonté. Ne te souviens pas que je suis ton Fils, mais seulement ton serviteur. Que soit faite non pas ma volonté, mais la tienne."**

Il reste ainsi un moment, puis il pousse un cri étouffé et lève un visage bouleversé.

Un seul instant, puis il tombe sur le sol, le visage réellement contre terre et il reste ainsi. Une loque d'homme sur qui pèse tout le péché du monde, sur qui s'abat toute la Justice du Père, sur qui descendent les ténèbres, la cendre, le fiel, cette redoutable, redoutable, **absolument redoutable chose qu'est l'abandon de Dieu, pendant que Satan nous torture...**

C'est l'asphyxie de l'âme,
c'est être ensevelis vivants dans cette prison qu'est le monde quand on ne peut plus sentir qu'entre nous et Dieu il y a un lien,
c'est être enchaînés, bâillonnés, lapidés par nos propres prières qui nous retombent dessus hérissées de pointes et pleines de feu,
c'est se heurter contre un Ciel fermé où ne pénètrent pas la voix et les regards de notre angoisse,
c'est être "orphelins de Dieu", c'est la folie, l'agonie, le doute de s'être jusqu'alors trompés,
c'est la persuasion d'être chassés par Dieu, d'être damnés.
C'est l'enfer !...

Oh ! je le sais ! et je ne puis, je ne puis voir la douleur de mon Christ, et savoir qu'elle est un million de fois plus atroce que celle qui m'a consumée l'an passé et qui, quand elle me revient à l'esprit, me

bouleverse encore...

Jésus gémit, au milieu des râles et des soupirs d'une véritable agonie : **"Rien !... Rien !... Va-t'en !..."**

**La volonté du Père ! Elle ! Elle seule !...
Ta volonté, Père. La tienne, non pas la mienne...**

Inutile. Je n'ai qu'un Seigneur : le Dieu très Saint.

Une Loi : l'obéissance.

Un amour : la rédemption...

Non. Je n'ai plus de Mère. Je n'ai plus de vie. Je n'ai plus de divinité.

Je n'ai plus de mission.

**C'est inutilement que tu me tentes, démon,
avec la Mère, la vie, ma divinité, ma mission.**

J'ai pour mère l'Humanité et je l'aime jusqu'à mourir pour elle.

La vie, je la rends à Celui qui me l'a donnée et me la demande, au Maître Suprême de tout vivant.

La Divinité, je l'affirme en montrant qu'elle est capable de cette expiation. La mission, je l'accomplis par ma mort. Je n'ai plus rien, sauf de faire la volonté du Seigneur mon Dieu.

Va-t'en, Satan ! Je l'ai dit la première et la seconde fois.

Je le redis pour la troisième :

"Père : s'il est possible, que ce calice s'éloigne de Moi. Mais pourtant que ce ne soit pas ma volonté, mais la tienne qui soit faite".

Va-t'en, Satan. J'appartiens à Dieu."

Puis il ne parle plus que pour dire entre ses halètements :

"Dieu ! Dieu ! Dieu !"

Il l'appelle à chaque battement de son cœur et il semble qu'à chaque battement le sang déborde.

L'étoffe tendue sur les épaules s'en imbibe et devient sombre malgré le grand clair de lune qui l'enveloppe tout entier.

Pourtant une clarté plus vive se forme au-dessus de sa tête, suspendue à environ un mètre de Lui, une clarté si vive que même le Prostré la voit filtrer à travers les ondulations des cheveux déjà alourdis par le

sang et malgré le voile dont le sang couvre ses yeux.

Il lève la tête...

La lune resplendit sur le pauvre visage et encore plus resplendit la lumière angélique semblable au diamant blanc-azur de l'étoile Vénus.

Et apparaît la terrible agonie dans le sang qui transsude des pores.

Les cils, les cheveux, la moustache, la barbe sont aspergés et couverts de sang. Le sang coule des tempes,

**le sang sort des veines du cou,
les mains dégouttent du sang.**

Il tend les mains vers la lumière angélique et quand les larges manches glissent vers les coudes, **les avant-bras du Christ se voient en train de suer du sang.**

Dans le seul visage les larmes tracent deux lignes nettes à travers le masque rouge.

Il enlève de nouveau son manteau et s'essuie les mains, le visage, le cou, les avant-bras. Mais la sueur continue. Il presse plusieurs fois l'étoffe sur son visage en la tenant pressée avec ses mains, et chaque fois qu'elle change de place, apparaissent nettement sur l'étoffe rouge foncé les empreintes qui, humides comme elles le sont, semblent être noires.

Sur le sol l'herbe est rouge de sang.

Jésus paraît près de défaillir.

Il délace son vêtement au cou comme s'il se sentait étouffer.

Il porte la main à son cœur et puis à sa tête et l'agite devant son visage comme pour s'éventer, en gardant la bouche entrouverte. Il se traîne vers le rocher, mais plutôt vers le sommet du talus, et s'y appuie le dos.

Il reste les bras pendants le long du corps, comme s'il était déjà mort, la tête pendant sur la poitrine.

Il ne bouge plus.

La lumière angélique décroît tout doucement. Puis elle se trouve

comme absorbée dans le clair de lune.

Jésus rouvre les yeux.

Il lève péniblement la tête. I

l regarde.

Il est seul, mais il est moins angoissé. Il allonge une main.

Il tire à Lui le manteau qu'il a abandonné sur l'herbe et se met à s'essuyer le visage, les mains, le cou, la barbe, les cheveux.

Il prend une large feuille, qui a poussé justement sur le bord du talus, toute couverte de rosée et avec elle

il achève de se nettoyer en se lavant le visage et les mains et en s'essuyant de nouveau.

Il le fait plusieurs fois avec d'autres feuilles, jusqu'à ce qu'il ait effacé les traces de sa terrible sueur.

Seul son vêtement est taché, et spécialement sur les épaules et aux plis des coudes, au cou et à la ceinture, aux genoux. Il le regarde et secoue la tête.

Il regarde aussi le manteau, mais il le voit trop taché. Il le plie et le pose sur le rocher, là où il forme un berceau, près des fleurettes. Difficilement, à cause de sa faiblesse, il se tourne pour se mettre à genoux.

Il prie en appuyant la tête sur le manteau sur lequel sont déjà ses mains.

Puis il s'appuie au rocher, se lève, et encore légèrement titubant, il va trouver les disciples.

Son visage est très pâle, mais il n'est plus troublé.

C'est un visage d'une beauté divine bien qu'il soit exsangue et plus triste qu'à l'ordinaire.

Les trois dorment profondément, tout enveloppés dans leurs manteaux, tout à fait allongés près du feu éteint. On les entend respirer profondément en un commencement de ronflement sonore.

Jésus les appelle, inutilement. Il doit se pencher et secouer Pierre

généreusement.

"Qu'est-ce ? Qui m'arrête ?" dit-il en sortant abasourdi et effrayé de son manteau vert foncé. "Personne. C'est Moi qui t'appelle."

"C'est le matin ?" "Non. La seconde veille est à peu près terminée."

Pierre est tout engourdi, Jésus secoue Jean qui pousse un cri de terreur en voyant penché sur lui un visage de fantôme tant il semble de marbre. "Oh !... tu me paraissais mort !"

Il secoue Jacques et celui-ci croit que c'est son frère qui l'appelle et il dit: "Ils ont pris le Maître ?" "Pas encore, Jacques" répond Jésus.

"Mais levez-vous maintenant et allons.

Celui qui me trahit est proche."

Les trois, encore étourdis, se lèvent. Ils regardent autour...

Oliviers, lune, rossignols, brise, la paix... Rien d'autre.

Cependant ils suivent Jésus sans parler.

Les huit aussi sont plus ou moins endormis auprès du feu éteint.

"Levez-vous !" tonne Jésus.

"Pendant que Satan arrive, montrez à celui qui ne dort jamais et à ses fils que les fils de Dieu ne dorment pas !" "Oui, Maître."

"Où est-il, Maître ?" "Jésus, moi..." "Mais qu'est-il arrivé ?"

Et au milieu des questions et des réponses confuses, ils remettent leurs manteaux...

A peine à temps pour apparaître en ordre à la troupe de sbires, commandée par Judas, qui fait irruption dans la petite place tranquille en l'éclairant violemment avec une foule de torches allumées.

C'est une horde de bandits déguisés en soldats, des figures de galériens que déforme un sourire démoniaque.

Il y a aussi quelques zéloteurs du Temple.

Les apôtres sautent tous dans un coin.

Pierre devant, et les autres en groupe derrière.

Jésus reste où il est.

Judas s'approche soutenant le regard de Jésus, redevenu le regard

étincelant de ses jours les meilleurs.

Et il n'abaisse pas son visage. Au contraire il s'approche avec un sourire de hyène et le baise sur la joue droite.

"Ami, et qu'es-tu venu faire ? C'est par un baiser que tu me trahis ?"

Judas baisse un instant la tête, puis la relève... insensible au reproche comme à toute invitation au repentir.

*Fruit du Mystère, demandons la
contrition de nos péchés*

2. La Flagellation de Jésus

Jésus est emmené par quatre soldats dans la cour au-delà de l'atrium. Dans cette cour, toute pavée de marbre de couleur, il y a au milieu une haute colonne semblable à celle du portique.

A environ trois mètres du sol elle a un bras de fer qui dépasse d'au moins d'un mètre et se termine en anneau.

On y attache Jésus avec les mains jointes au-dessus de la tête, après l'avoir fait déshabiller.

Il ne garde qu'un petit caleçon de lin et ses sandales.

Les mains, attachées aux poignets, sont élevées jusqu'à l'anneau, de façon que Lui, malgré sa haute taille, n'appuie au sol que la pointe des pieds...

Et cette position doit être aussi une torture.

J'ai lu, je ne sais où, que la colonne était basse et que Jésus se tenait courbé. Possible. Moi, je dis ce que je vois.

Derrière Lui se place une figure de bourreau au net profil hébraïque, devant Lui une autre figure pareille. Ils sont armés d'un fouet fait de sept lanières de cuir, attachées à un manche et qui se terminent par un martelet de plomb.

Rythmiquement, comme pour un exercice, ils se mettent à frapper. L'un devant, l'autre derrière, de manière que le tronc de Jésus se trouve pris dans un tourbillon de coups de fouets.

Les quatre soldats auxquels il a été remis, indifférents, se sont mis à jouer aux dés avec trois autres soldats qui se sont joints à eux.

Et les voix des joueurs suivent la cadence des fouets qui sifflent comme des serpents et puis résonnent comme des pierres jetées sur la peau tendue d'un tambour.

Ils frappent le pauvre corps si mince et d'un blanc de vieil ivoire et qui se zèbre d'abord d'un rosé de plus en plus vif, puis violet, puis il se couvre de traces d'indigo gonflées de sang, qui se rompent en laissant couler du sang de tous côtés.

Ils frappent en particulier le thorax et l'abdomen, mais il ne manque pas de coups donnés aux jambes et aux bras et même à la tête, pour

qu'il n'y eût pas un lambeau de la peau qui ne souffrît pas.

Et pas une plainte...

S'il n'était pas soutenu par les cordes, il tomberait.

Mais il ne tombe pas et ne gémit pas.

Seulement, après une grêle de coups qu'il a reçus, sa tête pend sur sa poitrine comme s'il s'évanouissait.

"Ohé ! Arrête-toi ! Il doit être tué vivant" crie et bougonne un soldat. Les deux bourreaux s'arrêtent et essuient leur sueur.

"Nous sommes épuisés" disent-ils. "Donnez-nous la paie, pour que l'on puisse boire pour se désaltérer..."

"C'est la potence que je vous donnerais ! Mais prenez... !"

et le décurion jette une large pièce à chacun des deux bourreaux. "

Vous avez travaillé comme il faut. Il ressemble à une mosaïque.

Tito, tu dis que c'était vraiment Lui l'amour d'Alexandre ?

Alors nous le lui ferons savoir pour qu'il en fasse le deuil.

Déliions-le un peu."

Ils le délient et Jésus s'abat sur le sol comme s'il était mort.

Ils le laissent là, le heurtant de temps en temps de leurs pieds chaussés de caliges pour voir s'il gémit.

Mais Lui se tait. "Qu'il soit mort ? C'est possible ? Il est jeune et c'est un artisan, m'a-t-on dit... et on dirait une dame délicate."

"Maintenant je m'en occupe" dit un soldat.

Et il l'assoit, le dos appuyé à la colonne. Où il était, il y a des caillots de sang... Puis il va à une fontaine qui coule sous le portique, remplit d'eau une cuvette et la renverse sur la tête et le corps de Jésus.

"Voilà ! L'eau fait du bien aux fleurs."

Jésus soupier profondément et il va se lever, mais il reste encore les yeux fermés.

"Oh ! bien ! Allons, mignon ! Ta dame t'attend !..."

Mais Jésus appuie inutilement les mains au sol pour tenter de se redresser.

"Allons ! Vite ! Tu es faible ? Voilà pour te redonner des forces" raille un autre soldat.

Et avec le manche de sa hallebarde il Lui donne une volée de coups au visage et

il atteint Jésus entre la pommette droite et le nez, qui se met à saigner. Jésus ouvre les yeux, les tourne. Un regard voilé...

Il fixe le soldat qui l'a frappé, s'essuie le sang avec la main, et ensuite se lève grâce à un grand effort.

"Habille-toi. Ce n'est pas décent de rester ainsi. Impudique !"

Et ils rient tous en cercle autour de Lui.

Il obéit sans parler. Il se penche, et Lui seul sait ce qu'il souffre en se penchant vers le sol, couvert de contusions comme il l'est et avec des plaies qui lorsque la peau se tend s'ouvrent plus encore et d'autres qui se forment à cause des cloques qui crèvent.

Un soldat donne un coup de pied aux vêtements et les éparpille et chaque fois que Jésus les rejoint, allant en titubant où ils sont tombés, un soldat les repousse ou les jette dans une autre direction.

Et Jésus, qui éprouve une souffrance aiguë, les suit sans dire un mot pendant que les soldats se moquent de Lui en tenant des propos obscènes.

*Fruit du Mystère, demandons
l'esprit de pénitence*

3. Le couronnement d'épines

Il peut finalement se revêtir.

Il remet aussi le vêtement blanc resté propre dans un coin.

Il semble qu'il veuille cacher son pauvre vêtement rouge, qui hier seulement était si beau et qui maintenant est sale et taché par le sang versé au Gethsémani.

Et même, avant de mettre sa tunicelle sur la peau, il essuie avec elle son visage mouillé et le nettoie ainsi de la poussière et des crachats.

Et lui, le pauvre, le saint visage, apparaît propre, marqué seulement de bleus et de petites blessures.

Il redresse sa coiffure tombée en désordre, et sa barbe, par un besoin inné d'être ordonné dans sa personne.

Et puis il s'accroupit au soleil, car il tremble, mon Jésus...

La fièvre commence à se glisser en Lui avec ses frissons, et aussi se fait sentir la faiblesse venant du sang perdu, du jeûne, du long chemin.

On Lui lie de nouveau les mains, et la corde revient scier là où il y a déjà un rouge bracelet de peau écorchée.

"Et maintenant ? Qu'en faisons-nous ? Moi, je m'ennuie !" Attends. Les juifs veulent un roi, nous allons le leur donner. Celui-là..." dit un soldat.

Et il court dehors, certainement dans une cour qui se trouve derrière, d'où il revient avec un fagot de branches d'aubépine sauvage.

Elles sont encore flexibles car le printemps garde les branches relativement souples, mais bien dures avec leurs épines longues et pointues.

Avec leur dague ils enlèvent les feuilles et les fleurettes, ils plient les branches en forme de cercle et les enfoncent sur la pauvre tête.

Mais la couronne barbare Lui retombe sur le cou.

Elle ne tient pas. Plus étroite. Enlève-la."

Ils l'enlèvent et griffent les joues en risquant de l'aveugler et arrachent

ses cheveux en le faisant. Ils la resserrent.

Maintenant elle est trop étroite et bien qu'ils l'enfoncent en faisant pénétrer les épines dans la tête, elle menace de tomber. Ils l'enlèvent de nouveau en Lui arrachant d'autres cheveux.

Ils la modifient de nouveau. Maintenant, elle va bien.

Par devant un triple cordon épineux.

En arrière, là où les extrémités des branches se croisent, c'est un vrai noeud d'épines qui entrent dans la nuque.

"Vois-tu comme tu es bien ? Bronze naturel et vrais rubis.

Regarde-toi, ô roi, dans ma cuirasse" bougonne celui qui a eu l'idée du supplice.

"La couronne ne suffit pas pour faire un roi. Il faut la pourpre et le sceptre. Dans l'écurie il y a un roseau et aux ordures une chlamyde rouge. Prends-les, Cornélius."

Et quand ils les ont, ils mettent le sale chiffon rouge sur les épaules de Jésus. Avant de mettre dans ses mains le roseau, ils Lui en donnent des coups sur la tête en s'inclinant et en saluant : "Salut, roi des juifs" et ils se tordent de rire. Jésus les laisse faire.

Il se laisse asseoir sur le "trône", un bassin retourné, certainement employé pour abreuver les chevaux.

Il se laisse frapper, railler, sans jamais parler.

Il les regarde seulement... et c'est un regard d'une douceur et d'une souffrance si atroce que je ne puis le soutenir sans m'en sentir blessée au cœur.

Les soldats n'arrêtent leurs railleries qu'en entendant la voix âpre d'un supérieur qui demande que l'on traduise devant Pilate le coupable.

*Fruit du mystère, demandons la
contrition de nos péchés d'orgueil*

4. Le portement de la Croix

Après sa condamnation,
Jésus reste ainsi, gardé par les soldats attendant la croix,
pas plus d'une demie heure, peut-être encore moins aussi.

Puis Longin, chargé de présider l'exécution, donne ses ordres.
Mais avant que Jésus soit conduit dehors, sur le chemin, pour recevoir
la croix et se mettre en marche, Longin l'a regardé deux ou trois fois
avec une curiosité déjà nuancée de compassion et, avec le coup d'œil
de quelqu'un habitué à certaines choses,
il s'approche de Jésus avec un soldat et Lui offre pour le désaltérer une
coupe de vin, je crois, car il coule d'une vraie gourde militaire un
liquide d'un blond rosé clair.
"Cela te fera du bien. Tu dois avoir soif et dehors, il y a du soleil, et la
route est longue."

Mais Jésus répond : "Que Dieu te récompense de ta pitié, mais ne te
prive pas."
"Mais moi, je suis sain et fort. ..Toi... Je ne me prive pas... Et puis
volontiers je le ferais dans ce cas pour te reconforter... Une gorgée...
pour me montrer que tu ne hais pas les païens."

Jésus ne refuse plus et boit une gorgée de la boisson.
Il a les mains déjà déliées, comme il n'a plus le roseau ni la chlamyde
et il peut le faire Lui-même.
Ensuite il refuse, bien que la boisson fraîche et bonne devrait soulager
la fièvre qui déjà se manifeste dans les traces rouges qui s'allument
sur ses joues pâles et sur ses lèvres sèches et gercées.

"Prends, prends. C'est de l'eau et du miel. Cela soutient, désaltère... Tu
me fais pitié... oui... pitié... Ce n'était pas Toi qu'il fallait tuer d'entre les
hébreux... Hélas !... Moi, je ne te hais pas... et je chercherai à ne
te faire souffrir que le nécessaire."

Mais Jésus ne recommence pas à boire...

Il a vraiment soif...

La soif terrible de ceux qui ont perdu du sang et des fiévreux...

Il sait que ce n'est pas une boisson narcotinisée et il boirait volontiers. Mais *il ne veut pas moins souffrir*.

Mais je comprends, comme je comprends ce que je dis grâce à une lumière intérieure que, plus que l'eau au miel, le réconforte la pitié du romain.

"Que Dieu te rende en bénédictions ce soulagement" dit-il ensuite. Et il a encore un sourire...

un sourire déchirant avec sa bouche enflée, blessée,

qu'il remue difficilement aussi parce que

entre le nez et la pommette droite est fortement enflée la forte contusion du coup de baton

qu'il a reçu dans la cour intérieure après la flagellation.

Arrivent les deux larrons encadrés chacun par une décurie de soldats. C'est l'heure de partir.

Longin donne les derniers ordres. Une centurie est disposée sur deux rangs distants de trois mètres l'un de l'autre, et elle sort ainsi sur la place où une autre centurie a formé un carré pour repousser la foule afin qu'elle ne gêne pas le cortège.

Sur la petite place, se trouvent déjà des hommes à cheval : une décurie de cavalerie avec un jeune gradé qui les commande et avec les enseignes.

Un soldat à pied tient par la bride le cheval moreau du centurion. Longin monte en selle et va à sa place à deux mètres en avant des onze cavaliers.

On apporte les croix : celles des deux larrons sont plus courtes. Celle de Jésus est beaucoup plus longue.

Je dis que la pièce verticale n'a pas moins de quatre mètres.

Je la vois apportée déjà formée. J'ai lu à ce sujet, quand je lisais... c'est-

à-dire il y a des années, que la croix fut formée en haut du Golgotha et que le long du chemin les condamnés portaient seulement les deux poteaux sur leurs épaules.

C'est possible, mais moi, je vois une vraie croix bien formée, solide, avec les bras parfaitement encastrés dans la pièce principale et bien renforcée par des clous et des boulons.

En fait, si on réfléchit qu'elle était destinée à soutenir le poids appréciable qu'est le corps d'un adulte et à le soutenir même dans les convulsions finales, appréciables aussi, on comprend qu'elle ne pouvait être montée sur le sommet étroit et incommode du Calvaire.

Avant de donner la croix à Jésus, on Lui passe au cou l'écriteau avec la mention "Jésus le Nazaréen Roi des Juifs".

La corde qui le soutient s'emmêle dans la couronne qui se déplace et griffe là où il n'y a pas déjà de griffures et pénètre en de nouveaux points en donnant une douleur nouvelle et en faisant de nouveau couler du sang.

Les gens rient d'une joie sadique, insultent, blasphèment.

Maintenant ils sont prêts, et Longin donne l'ordre de marche : "D'abord le Nazaréen, derrière les deux larrons; une décurie autour de chacun, les sept autres décuries sur les ailes et comme renfort, et le responsable sera le soldat qui fait frapper à mort les condamnés".

Jésus descend les trois marches qui amènent du vestibule sur la place.

Et il apparaît tout de suite avec évidence que Jésus est dans des conditions de grande faiblesse.

Il vacille en descendant les trois marches, gêné par la croix qui repose sur son épaule toute écorchée,

par l'écriteau qui se déplace devant Lui et dont la corde scie le cou, par les balancements qu'imprime au corps la longue pièce de la croix qui saute sur les marches et sur les aspérités du sol.

Les juifs rient de le voir comme un homme ivre qui tâtonne et ils crient aux soldats: "Poussez-le. Faites-le tomber. Dans la poussière le

blasphémateur !"

Mais les soldats font seulement ce qu'ils doivent faire, c'est-à-dire ordonnent au Condamné de se mettre au milieu du chemin et de marcher.

Longin éperonne son cheval et le cortège se met lentement en mouvement. Longin voudrait aussi faire vite en prenant le chemin le plus court pour aller au Golgotha car il n'est pas sûr de la résistance du Condamné.

Mais la pègre déchaînée — et l'appeler ainsi, c'est encore un honneur — ne veut pas de cela.

Ceux qui ont été les plus rusés sont déjà en avant, au carrefour où la route bifurque pour aller d'un côté vers les murs, de l'autre vers la ville. Ils s'agitent, crient quand ils voient Longin prendre la direction des murs.

"Tu ne dois pas ! Tu ne dois pas ! C'est illégal ! La Loi dit que les condamnés doivent être vus par la ville où ils ont péché !"

Les juifs, qui sont à la queue du cortège, comprennent que par devant on essaie de les frustrer d'un droit et ils unissent leurs cris à ceux de leurs collègues.

Par amour de la paix, Longin prend la route qui va vers la ville et en parcourt un tronçon. Mais il fait signe aussi à un décurion de venir près de lui (je dis décurion parce que c'est un gradé mais c'est peut-être quelqu'un que nous appellerions son officier d'ordonnance) et il lui dit doucement quelque chose.

Celui-ci revient en arrière au trot, et à mesure qu'il rejoint le chef de chaque décurie il transmet l'ordre. Ensuite il revient vers Longin pour dire que c'est fait. Enfin il rejoint sa place primitive dans le rang derrière Longin.

Jésus avance haletant.

Chaque trou de la route est un piège pour son pied qui vacille et une torture pour ses épaules écorchées, pour sa tête couronnée d'épines sur laquelle descend à pic un soleil

exagérément chaud qui de temps à autre se cache derrière un rideau de nuages de plomb, mais qui, même caché, ne cesse pas de brûler.

Jésus est congestionné par la fatigue, par la fièvre et par la chaleur. Je pense que même la lumière et les cris doivent le tourmenter. Et s'il ne peut se boucher les oreilles pour ne pas entendre ces cris déchaînés, il ferme à demi les yeux pour ne pas voir la route éblouissante de soleil...

Mais il doit aussi les rouvrir parce qu'il bute contre les pierres et contre les trous et chaque fois qu'il bute, c'est une douleur car il remue brusquement la croix qui heurte la couronne, qui se déplace sur l'épaule écorchée, élargit la plaie et augmente la douleur.

Les juifs ne peuvent plus le frapper directement; mais il arrive encore quelques pierres et quelques coups de bâton, les premières spécialement dans les petites places remplies par la foule, les seconds au contraire dans les tournants, dans les petites rues où l'on monte et descend des marches tantôt une, tantôt trois, tantôt davantage, à cause des dénivellations continues de la ville.

Là, nécessairement, le cortège ralentit et il y a toujours quelque volontaire qui défie les lances romaines pour donner un nouveau coup au chef d'œuvre de torture qu'est désormais Jésus.

Les soldats le défendent comme ils peuvent. Mais même en le défendant ils le frappent parce que les longs manches des lances, brandies en aussi peu d'espace, le heurtent et le font buter.

Mais arrivés à un certain point les soldats font une manœuvre impeccable et, malgré les cris et les menaces, le cortège dévie brusquement par un chemin qui va directement vers les murs, en descendant, un chemin qui abrège beaucoup la route vers le lieu du supplice.

Jésus halète toujours plus.

La sueur coule sur son visage en même temps que le sang qui coule des blessures de la couronne d'épines.

La poussière se colle sur ce visage trempé et
le maculent de taches étranges,
car il y a aussi du vent maintenant.
Des coups de vent syncopés à longs intervalles où retombe la
poussière que la foule a élevée en tourbillons,
qui amènent des détritrus dans les yeux et dans la gorge.

A la Porte Judiciaire sont déjà entassés quantité de gens, ceux qui,
prévoyants, se sont choisis de bonne heure une bonne place pour voir.
Mais un peu avant d'y arriver, Jésus a déjà failli tomber. Seule la
prompte intervention d'un soldat, sur lequel Lui va presque tomber,
empêche Jésus d'aller par terre.

La populace rit et crie : "Laissez-le ! Il disait à tous : "Levez-vous".
Qu'il se lève Lui, maintenant..."

Au-delà de la porte, il y a un torrent et un petit pont. Nouvelle
fatigue pour Jésus d'aller sur ces planches disjointes sur lesquelles
rebondit plus fortement le long bois de la croix.

Et nouvelle mine de projectiles pour les juifs.

Les pierres du torrent volent *et* frappent le pauvre Martyr...

Alors commence la montée du Calvaire. Un chemin nu, sans un brin
d'ombre, avec des pierres disjointes, qui attaque directement la montée.
Ici aussi, à l'époque où je lisais, j'ai lu que le Calvaire n'avait que
quelques mètres de hauteur. Possible. Ce n'est certainement pas une
montagne.

Mais c'est une colline, et certainement pas plus basse qu'est par
rapport à Lungami le mont aux Croix, là où se trouve la basilique de
Saint Miniato à Florence.

On dira : "Oh ! c'est peu de chose !"

Oui, pour quelqu'un qui est sain et fort c'est peu de chose.

Mais il suffit d'avoir le cœur faible pour sentir si c'est peu ou beaucoup
!...

e sais qu'après avoir eu le cœur malade, même alors qu'il s'agissait
d'une manière bénigne, je ne pouvais gravir cette pente sans souffrir

beaucoup et je devais m'arrêter à chaque instant, et je n'avais pas de fardeau sur les épaules.

Et je crois que Jésus avait le cœur très malade surtout après la flagellation et la sueur de sang... et je ne contemple rien autre que ces deux chose.. ..

Jésus éprouve donc une douleur aiguë dans la montée et avec le poids de la croix qui, longue comme elle est, doit être très lourde.

Il trouve une pierre qui dépasse et, épuisé comme il l'est, il lève trop peu le pied, **il bute et tombe sur le genou droit** réussissant pourtant à se relever à l'aide de la main gauche.

La foule pousse des cris de joie...

Il se relève, il avance de plus en plus courbé et haletant, congestionné, fiévreux...

L'écriveau, qui cahote devant Lui, Lui gêne la vue et son long vêtement, maintenant qu'il avance courbé, traîne par terre par devant et gêne sa marche.

Il bute de nouveau et tombe sur les deux genoux, en se blessant de nouveau là où il est déjà blessé, et la croix qui échappe de ses mains et tombe, après Lui avoir frappé fortement le dos, l'oblige à se pencher pour la relever et à peiner pour la mettre de nouveau sur ses épaules.

Pendant qu'il le fait on voit nettement sur son épaule droite la plaie faite **par le frottement de la croix, qui a ouvert les plaies nombreuses de la flagellation et en a fait une seule qui transsude de l'eau et du sang,** de sorte que la tunique est toute tachée à cet endroit.

Les gens applaudissent même, heureux de ces chutes si mauvaises.

Longin incite à se hâter, et les soldats, à coups de plat de dague, invitent le pauvre Jésus à avancer. On reprend la marche avec une lenteur de plus en plus grande malgré tous les efforts.

Jésus semble tout à fait ivre tant sa marche est chancelante et il heurte tantôt l'un tantôt l'autre des deux rangs de soldats, occupant toute la route.

Les gens le remarquent et crient : "Sa doctrine Lui est montée à la tête. Vois, vois comme il titube !" Et d'autres, qui ne sont pas du peuple, mais des *prêtres et des scribes*, ricanent : "Non ! Ce sont les festins dans la maison de Lazare qui encore Lui montent à la tête. Ils étaient bons ? Maintenant mange *notre* nourriture..." et d'autres phrases semblables.

Longin, qui se tourne de temps en temps, a pitié et commande une halte de quelques minutes. Et il est tellement insulté par la populace que le centurion ordonne aux troupes de charger.

Et la foule lâche, devant les lances qui brillent et menacent, s'éloigne en criant et en descendant ça et là sur la montagne. C'est ici que je revois sortir de derrière des décombres, peut-être de quelque muret éboulé, **le petit groupe des bergers.**

Désolés, bouleversés, poussiéreux, déchirés, ils appellent à eux le Maître par la force de leurs regards. Et Lui tourne la tête, les voit... ***Il les fixe comme si c'était des visages d'anges, paraît se désaltérer et se fortifier de leurs pleurs, et il sourit...***

On redonne l'ordre d'avancer et Jésus passe juste devant eux et entend leurs pleurs angoissés.

Il tourne avec difficulté la tête de sous le joug de la croix et leur sourit de nouveau... Ses réconforts... Dix visages... une halte sous le soleil brûlant...

Et puis, tout de suite, **la douleur de la troisième chute complète.** Et cette fois, ce n'est pas qu'il bute.

Mais ***il tombe par un soudain fléchissement de ses forces, par une syncope.***

Il s'allonge en se frappant le visage sur les pierres disjointes, restant

dans la poussière, sous la croix retombée sur Lui.

Les soldats essaient de le relever.

Mais comme il paraît mort, ils vont le rapporter au centurion. Pendant qu'ils vont et viennent Jésus revient à Lui, et lentement, avec l'aide de deux soldats dont l'un relève la croix et l'autre aide le Condamné à se mettre debout, il reprend sa place.

Mais il est vraiment épuisé.

"Arrangez-vous pour qu'il ne meure que sur la croix !" crie la foule. "Si vous le faites mourir avant, vous en répondrez au Proconsul, souvenez-vous-en. Le coupable doit arriver vivant au supplice" disent les chefs des scribes aux soldats.

Ceux-ci les foudroient de leurs regards féroces mais, par discipline, ne parlent pas. Longin, cependant, a la même peur que les juifs que le Christ meure en route et il ne veut pas avoir d'ennuis.

Sans avoir besoin que quelqu'un le lui rappelle, il sait quel est son devoir de préposé à l'exécution et il y pourvoit.

Il y pourvoit en désorientant les juifs qui sont déjà accourus en avant par la route qu'ils ont rejointe de tous les côtés de la montagne en suant, en se griffant pour passer à travers les buissons rares et épineux du mont aride et brûlé, en tombant sur les détritiques qui l'encombrent comme si c'était un lieu de déblai pour Jérusalem, sans sentir d'autre peine que celle de perdre un halètement du Martyr, un de ses regards douloureux, un geste même involontaire de souffrance, et sans d'autre peur que celle de ne pas arriver à avoir une bonne place.

Longin donne donc l'ordre de prendre le chemin le plus long qui monte en lacets au sommet et qui pour cela est beaucoup moins rapide. Il semble que ce soit un sentier qui, à force d'être parcouru, soit devenu un chemin suffisamment pratique. Ce croisement de chemin avec l'autre arrive environ à moitié de la montagne. Mais je vois que plus haut, par quatre fois, la route directe se trouve coupée par celle qui monte avec beaucoup moins de pente et qui par compensation est

beaucoup plus longue.

Et sur cette route, il y a des gens qui montent mais qui *ne* participent pas à l'indigne chahut des obsédés qui suivent Jésus pour jouir de ses tourments : **des femmes pour la plupart, en pleurs et voilées, et quelques petits groupes d'hommes très peu nombreux**

en vérité, plus en avant de beaucoup que les femmes, qui vont disparaître à la vue quand, en continuant, le chemin fait le tour de la montagne.

Ici le Calvaire a une sorte de pointe faite en museau d'un côté alors que de l'autre elle tombe à pic. Les hommes disparaissent derrière la pointe rocheuse et je les perds de vue. Les gens qui suivaient Jésus hurlent de rage. C'était plus beau, pour eux, de le voir tomber. Avec des imprécations obscènes au Condamné et à ceux qui le conduisent, ils se mettent en partie à suivre le cortège judiciaire et en partie montent presque en courant par la route rapide pour se dédommager de leur déception par une excellente place sur le sommet.

Les femmes, qui s'avancent en pleurant, se retournent en entendant les cris, et voient que le cortège tourne de ce côté. Elles s'arrêtent alors en s'adossant au mont, craignant d'être jetées en bas par les juifs violents. Elles abaissent encore plus leurs voiles sur leurs visages et il y en a une qui est complètement voilée comme une musulmane, ne laissant libres que ses yeux très noirs.

Elles sont vêtues très richement et ont pour les défendre un vieil homme robuste dont, enveloppé dans son manteau comme il l'est, je ne distingue pas le visage.

Je ne vois que sa longue barbe plutôt blanche que noire qui sort de son manteau foncé.

Quand Jésus arrive à leur hauteur elles sanglotent plus fort et se courbent en profondes salutations. Puis elles s'avancent résolument.

Les soldats voudraient les repousser avec leurs lances, mais celle qui est couverte comme une musulmane écarte un instant son voile devant l'enseigne arrivé à cheval pour voir ce que c'est que ce nouvel

obstacle, et il donne l'ordre de la faire passer.

Je ne puis voir son visage ni son vêtement, car elle a déplacé son voile avec la rapidité d'un éclair et son habit est complètement caché par un manteau qui arrive jusqu'à terre, lourd, fermé complètement par une série de boucles.

La main, qui pour un instant sort de dessous pour déplacer le voile, est blanche et belle, et c'est avec ses yeux noirs l'unique chose que l'on voit de cette grande matrone certainement influente puisque l'officier de Longin lui obéit ainsi.

Elles s'approchent de Jésus en pleurant et s'agenouillent à ses pieds pendant que Lui s'arrête haletant... et pourtant il sait encore sourire à ces pieuses femmes et à l'homme qui les escorte qui se découvre pour montrer qu'il est Jonathas.

Mais celui-ci, les gardes ne le font pas passer, seulement les femmes.

L'une d'elles est **Jeanne de Chouza**.

Elle est plus défaite que quand elle était mourante.

De rouge, elle n'a que les traces de ses pleurs et puis c'est tout un visage de neige avec ses doux yeux noirs qui, ainsi brouillés comme ils le sont, sont devenus d'un violet foncé comme certaines fleurs.

Elle a dans les mains une amphore d'argent et l'offre à Jésus, mais Lui refuse.

D'ailleurs son essoufflement est si grand qu'il ne pourrait même pas boire.

De la main gauche, il s'essuie la sueur et le sang qui Lui tombe dans les yeux, qui, coulant le long de ses joues rouges et de son cou par les veines gonflées dans le battement essoufflé du cœur, trempe tout son vêtement sur la poitrine.

Une autre femme, qui a près d'elle une jeune servante avec un coffret dans les bras, l'ouvre, en tire un linge de lin très blanc, carré, et l'offre au Rédempteur.

Il l'accepte et comme il ne peut avec une seule main le faire par Lui-même, *la femme pleine de pitié l'aide, en faisant attention de ne pas heurter la couronne, à le poser sur son visage. Jésus presse le linge*

frais sur son pauvre visage et l'y tient comme s'il trouvait un grand réconfort. Puis il rend le linge et parle

: "Merci Jeanne, merci Nique... Sara... Marcella... Élise... Lidia... Anne... Valeria... et toi..."

Mais... ne pleurez pas... sur Moi... filles de... Jérusalem... mais sur les péchés... les vôtres et ceux... de votre ville... Bénis... Jeanne... de n'avoir...plus d'enfants... Vois... c'est une pitié de Dieu... de ne pas... de ne pas avoir d'enfants... car... ils souffrent de... cela. Et toi aussi... Élisabeth... Mieux... comme cela a été... que parmi les déicides... Et vous... mères... pleurez sur... vos fils, car... cette heure ne passera pas... sans châtement... Et quel châtement, s'il en est ainsi pour... l'Innocent... Vous pleurerez alors... d'avoir conçu... allaité et... d'avoir encore... vos fils... Les mères... de ce moment-là... pleureront

parce que... en vérité, je vous le dis... qu'il sera heureux... celui qui alors... tombera... sous les décombres... le premier. Je vous bénis... Allez... à la maison... priez... pour Moi. Adieu, Jonathas... éloignes-les..."

Et au milieu d'un cri aigu de pleurs féminins et d'imprécations juives, Jésus se remet en marche.

Jésus est de nouveau trempé de sueur.

Les soldats aussi suent et les deux autres condamnés, car le soleil de ce jour d'orage est brûlant comme la flamme et le flanc de la montagne devenu brûlant lui aussi s'ajoute à la chaleur du soleil. Que devait être l'effet de ce soleil sur le vêtement de laine de Jésus, en contact avec les blessures des fouets, il est facile de l'imaginer et d'en être horrifié...

Mais Lui ne profère pas une plainte.

Seulement, bien que la route soit beaucoup moins rapide et n'ait pas ces pierres disjointes, si dangereuses pour son pied qui traîne maintenant,

Jésus titube toujours plus fort, allant heurter un rang de soldats puis le

rang opposé, et fléchissant de plus en plus vers la terre.

Ils pensent supprimer cet inconvénient en Lui passant une corde à la taille et en la tenant par les deux bouts comme si c'étaient des rênes. Oui, cela le soutient, mais ne Lui enlève pas son fardeau.

Au contraire, la corde en heurtant la croix, la déplace continuellement sur l'épaule et la fait frapper la couronne qui désormais a fait du front de Jésus un tatouage sanglant.

De plus, la corde frotte la taille où se trouvent tant de blessures et certainement doit les ouvrir de nouveau.

Aussi la tunique blanche se colore à la taille d'un rosé pâle. Pour l'aider, ils le font souffrir plus encore.

Le chemin continue, il fait le tour de la montagne, revient presque en avant vers la route rapide.

Là se trouve Marie avec Jean.

Je dirais que Jean l'a amenée en cet endroit ombragé, derrière la pente de la montagne, pour qu'elle se refasse un peu.

C'est l'endroit le plus escarpé de la montagne.

Il n'y a que ce chemin qui la côtoie. Au-dessous la côte descend rapidement et au-dessus la pente est aussi forte.

A cause de cela les cruels la négligent.

Là il y a de l'ombre, car je dirais que c'est le septentrion, et Marie, adossée comme elle l'est à la montagne, est à l'abri du soleil.

Elle se tient debout appuyée au flanc de la montagne mais elle est déjà épuisée. *Elle aussi halète, pâle comme une morte* dans son vêtement bleu très foncé, presque noir.

Jean la regarde avec une pitié désolée.

Lui aussi a perdu toute trace de couleur et il est terreux, avec deux yeux las et écarquillés, dépeigné, les joues creusées comme s'il avait été malade.

Les autres femmes : Marie et Marthe de Lazare, Marie d'Alphée et de Zébédée, Suzanne de Cana, la maîtresse de la maison et d'autres encore que je ne connais pas, sont au milieu du chemin et elles regardent si le Sauveur arrive.

Ayant vu que Longin arrive, elles accourent près de Marie pour lui donner la nouvelle.

Marie, soutenue par le coude par Jean, se détache, majestueuse dans sa douleur, de la côte du mont et se met résolument au milieu du chemin, en ne s'écartant qu'à l'arrivée de Longin qui, du haut de son cheval, regarde la femme pâle et celui qui l'accompagne, blond, pâle, aux doux yeux de ciel comme elle.

Et Longin hoche la tête pendant qu'il la dépasse suivi des onze cavaliers.

Marie essaie de passer entre les soldats à pied mais ceux-ci, qui ont chaud et sont pressés, cherchent à la repousser avec leurs lances, d'autant plus que du chemin pavé volent des pierres pour protester contre tant de pitié. Ce sont encore les juifs qui lancent encore des imprécations à cause de l'arrêt causé par les pieuses femmes et disent :

"Vite ! Demain c'est Pâque. Il faut tout finir avant le soir ! Complices qui méprisez notre Loi ! Oppresseurs ! A mort les envahisseurs et leur Christ ! Ils l'aiment ! Voyez comme ils l'aiment ! Mais prenez-le ! Mettez-le dans votre Ville maudite ! Nous vous le cédon ! Nous n'en voulons pas ! Les charognes aux charognes ! La lèpre aux lépreux !"

Longin se lasse et éperonne son cheval, suivi des dix lanciers, contre la canaille qui l'insulte et qui fuit une seconde fois. C'est en le faisant qu'il voit une charrette arrêtée, montée certainement des cultures maraîchères qui sont au pied de la montagne et qui attend avec son chargement de salades que la foule soit passée pour descendre vers la ville.

Je pense qu'un peu de curiosité chez le Cyrénéen et ses fils l'ont fait monter jusque là, car il n'était vraiment pas nécessaire pour lui de le faire. Les deux fils, allongés sur le tas de légumes, regardent et rient après les juifs en fuite.

L'homme, de son côté, un homme robuste sur les quarante-cinquante ans, debout près de l'âne qui effrayé veut reculer, regarde

attentivement vers le cortège.

Longin le dévisage. Il pense qu'il peut lui être utile et lui ordonne :

"Homme, viens ici."

Le Cyrénéen fait semblant de ne pas entendre, mais avec Longin on ne plaisante pas. Il répète l'ordre de telle façon que l'homme jette les rênes à un de ses fils et s'approche du centurion.

"Tu vois cet homme ?" lui demande-t-il, et en parlant ainsi, il se retourne pour indiquer Jésus et il voit à son tour Marie qui supplie les soldats de la laisser passer. Il en a pitié et crie :

"Faites passer la Femme."

Puis il reprend à parler au Cyrénéen :

"Il ne peut plus avancer ainsi chargé. Tu es fort. Prends sa croix et porte-la à sa place jusqu'à la cime."

"Je ne peux pas... J'ai l'âne... il est rétif... les garçons ne savent pas le retenir."

Mais Longin lui dit : "Va, si tu ne veux pas perdre l'âne et gagner vingt coups comme punition."

Le Cyrénéen n'ose plus réagir. Il crie aux garçons : "Allez vite à la maison et dites que j'arrive tout de suite"

et puis il va vers Jésus.

Il le rejoint juste *au moment où Jésus se tourne vers sa Mère que seulement alors il voit venir vers Lui, car il avance si courbé et les yeux presque fermés comme s'il était aveugle, et il crie : "Maman !"*

C'est la première parole depuis qu'il est torturé qui exprime sa souffrance.

Car dans cette parole, *il y a la confession de tout et de toute sa terrible douleur de l'esprit, du moral et de la chair.*

C'est le cri déchiré et déchirant d'un enfant qui meurt seul, parmi les argousins et au milieu des pires tortures... et qui arrive à avoir peur même de sa propre respiration.

C'est la plainte d'un enfant qui délire et que déchirent des visions de

cauchemar...

Et il veut la mère, la mère parce que seul son frais baiser calme l'ardeur de la fièvre, que sa voix fait fuir les fantômes, que son embrassement rend la mort moins effrayante...

Marie porte la main à son cœur comme si elle avait reçu un coup de poignard et vacille légèrement, mais elle se reprend, hâte sa marche et en allant les bras tendus vers son Fils martyrisé, elle crie : "Fils !"

Mais elle le dit d'une telle manière que qui n'a pas un cœur d'hyène le sent se fendre par cette douleur.

Je vois que même parmi les romains il y a un mouvement de pitié... et pourtant ce sont des hommes d'armes habitués aux tueries, marqués de cicatrices –

Mais la parole : "Maman !" et "Fils !" sont toujours les mêmes et pour tous ceux qui, je le répète, ne sont pas pires que des hyènes, et sont dites et comprises partout, et soulèvent partout des flots de pitié...

Le Cyrénéen a cette pitié...

Il voit que Marie ne peut embrasser son Fils à cause de la croix, et qu'après avoir tendu les mains, elle les laisse retomber, persuadée de ne pouvoir le faire.

Elle le regarde seulement, essayant de sourire de son sourire martyr, pour le réconforter alors que ses lèvres tremblantes boivent ses larmes.

Lui, tordant la tête de sous le joug de la croix, cherche à son tour à lui sourire et à lui envoyer un baiser avec ses pauvres lèvres blessées et fendues par les coups et la fièvre.

Le Cyrénéen, à ce spectacle, se hâte d'enlever la croix et il le fait avec la délicatesse d'un père, pour ne pas heurter la couronne et ne pas froter les plaies.

Mais Marie ne peut baiser son Fils... L'attouchement, même le plus

léger, serait une torture sur les chairs déchirées, et Marie s'en abstient. Et puis... les sentiments les plus saints ont une pudeur profonde et ils veulent le respect ou du moins la compassion.

Ici, c'est la curiosité et surtout le mépris.

Se baisent seulement leurs deux âmes angoissées.

Le cortège se remet en marche sous la poussée des flots d'un

peuple furieux qui

les presse, les sépare, en repoussant la Mère contre la montagne, l'exposant au mépris de tout un peuple...

Maintenant, derrière Jésus, marche le Cyrénéen avec la croix.

Et Jésus, libéré de ce fardeau, marche mieux.

Il halète fortement, portant souvent la main à son cœur comme s'il avait une grande douleur, une blessure à la région sterno-cardiaque, et maintenant qu'il le peut, n'ayant plus les mains liées,

il repousse les cheveux tombés en avant, tout gluants de sang et de sueur, jusque derrière les oreilles, pour sentir l'air sur son visage congestionné,

il délace le cordon du cou qui le fait souffrir quand il respire... Mais sa marche est plus facile.

Marie s'est retirée avec les femmes.

Elle suit le cortège une fois qu'il est passé, et ensuite, par un raccourci, elle se dirige vers le sommet de la montagne défiant les imprécations de la plèbe cannibale.

Maintenant que Jésus est libre, le dernier lacet de la montagne est assez vite parcouru et ils sont proches de la cime toute remplie d'un peuple qui pousse des cris.

Longin s'arrête et il ordonne que *tous, inexorablement*, soient repoussés plus bas, pour dégager la cime, lieu de l'exécution.

Une moitié de la centurie exécute l'ordre en accourant sur place et en

repoussant sans pitié tous ceux qui s'y trouvent, en se servant pour cela de leurs dagues et de leurs lances.

Sous la grêle des coups de plat et des bâtons les juifs de la cime s'enfuient. Et ils voudraient se placer sur l'esplanade qui est au-dessous. Mais ceux qui y sont déjà ne cèdent pas et parmi ces gens s'allument des rixes féroces. Ils semblent tous fous.

Comme je l'ai dit l'an dernier, le Calvaire, à son sommet, a la forme d'un trapèze irrégulier, légèrement plus haut d'un côté, à partir duquel la montagne descend rapidement pour un peu plus de la moitié de sa hauteur.

Sur cette petite place on a déjà préparé trois trous profonds tapissés de briques ou d'ardoises, creusés exprès, en somme.

Tout près d'eux, il y a des pierres et de la terre prêtes pour butter les croix. D'autres trous, par contre, ont été laissés pleins de pierres. On comprend qu'ils les vident d'une fois sur l'autre selon le nombre de ceux qui servent.

Sous la cime trapézoïdale, du côté où la montagne ne descend pas, il y a une sorte de plate-forme en pente douce qui forme une seconde petite place. De celle-ci partent deux larges sentiers qui côtoient la cime, de sorte que celle-ci est isolée et surélevée d'au moins deux mètres de tous les côtés.

Les soldats, qui ont repoussé la foule de la cime, apaisent, à coups persuasifs de lances, les rixes et dégagent le chemin pour que le cortège puisse passer sans encombre dans le bout de chemin qui reste, et ils restent là à faire la haie pendant que les trois condamnés, encadrés par les cavaliers et protégés en arrière par l'autre demie centurie, arrivent au point où ils doivent s'arrêter:

au pied du plancher naturel, surélevé qui forme la cime du Golgotha.
Pendant que cela arrive,

j'aperçois les Marie et un peu en arrière d'elles Jeanne de Chouza avec quatre autres des dames de tout à l'heure.

Les autres se sont retirées et elles doivent l'avoir fait par elles-mêmes car Jonathas est là, derrière sa maîtresse.

Il n'y a plus celle que nous appelons Véronique et que Jésus a appelée Nique, et sa servante manque aussi et aussi la dame toute voilée à laquelle les soldats obéissent.

Je vois **Jeanne**, la vieille qu'on appelle **Élise**, **Anne** et deux que je ne saurais identifier.

Derrière ces femmes et les Marie, je vois **Joseph et Simon d'Alphée, et Alphée de Sara avec le groupe des bergers.**

Ils ont lutté avec ceux qui voulaient les repousser en les insultant, et la force de ces hommes, que multiplie leur amour et leur douleur, s'est montrée si violente qu'ils ont vaincu en se créant un demi-cercle libre contre les juifs lâches qui n'osent que lancer des cris de mort et tendre leurs poings.

Mais rien de plus, car les bâtons des bergers sont noueux et lourds et la force et l'adresse ne manquent pas à ces preux.

Et je ne me trompe pas de parler ainsi.

Il faut un vrai courage pour rester aussi peu nombreux, connus comme galiléens ou fidèles au Galiléen, contre toute une population hostile.

L'unique point, de tout le Calvaire, où on ne blasphème pas le Christ

Le mont, des trois côtés qui descendent en pente douce vers la vallée, n'est qu'une fourmilière.

La terre jaunâtre et nue ne se voit plus, et sous le soleil qui va et vient, paraît un pré fleuri de corolles de toutes les couleurs tant sont serrés les couvre-chefs et les manteaux des sadiques qui le couvrent.

Au-delà du torrent, sur le chemin, une autre foule; au-delà des murs,

une autre encore. Sur les terrasses les plus proches, une autre. Le reste de la ville nu... vide... silencieux.

Tout est ici : tout l'amour et toute la haine.

Tout le Silence qui aime et pardonne, toute la Clameur qui hait et lance des imprécations.

Pendant que les hommes préposés à l'exécution préparent leurs instruments en achevant de vider les trous, et que les condamnés attendent dans leur carré, les juifs réfugiés dans le coin opposé aux Marie les insultent.

Ils insultent même la Mère : "A mort les galiléens ! A mort ! Galiléens ! Galiléens ! Maudits !

A mort le blasphémateur galiléen ! Clouez sur la croix même le sein qui l'a porté ! Loin d'ici les vipères qui enfantent les démons ! A mort ! Purifiez Israël des femmes qui s'allient au bouc !..."

Longin, qui est descendu de cheval, se tourne et voit la Mère...
Il ordonne de faire cesser ce chahut.

La demie centurie, qui était derrière les condamnés, charge la racaille et désencombre complètement la seconde petite place, alors que les juifs s'échappent à travers la montagne en s'écrasant les uns les autres.

Les onze cavaliers descendent aussi de cheval et l'un d'eux prend les onze chevaux en plus de celui du centurion et les mène à l'ombre, derrière la côte de la montagne.

Le centurion se dirige vers la cime. **Jeanne de Chouza** s'avance, l'arrête. Elle lui donne l'amphore et une bourse, et puis se retire en pleurant, pour aller vers le coin de la montagne avec les autres.

Là-haut, tout est prêt.
On fait monter les condamnés.

Jésus passe encore une fois près de la Mère qui pousse un gémissement qu'elle cherche à freiner en portant son manteau sur sa bouche.

Les juges la voient et rient et se moquent d'elle.

Jean, le doux Jean, qui a un bras derrière les épaules de Marie pour la soutenir, se retourne avec un regard féroce, son oeil en est phosphorescent.

S'il ne devait pas protéger les femmes, je crois qu'il prendrait à la gorge quelqu'un de ces lâches.

A peine les condamnés sont-ils sur le plateau fatal que les soldats entourent la place de trois côtés. Il ne reste vide que celui qui surplombe.

Le centurion donne au Cyrénéen l'ordre de s'en aller et il s'en va de mauvaise grâce cette fois et je ne dirais pas par sadisme, mais par amour,

si bien qu'il s'arrête près des galiléens en partageant avec eux les insultes dont la foule prodigue au petit nombre de fidèles au Christ.

Les deux larrons jettent par terre leurs croix en blasphémant.

Jésus se tait.

Le chemin douloureux est terminé.

*Fruit du Mystère,
demandons, en union avec Jésus,
la patience dans les épreuves*

5.La Crucifixion

Quatre hommes musclés,
qui par leur aspect me paraissent juifs et juifs dignes de la croix
plus que les condamnés, certainement de la même catégorie que les
flagellateurs, sautent d'un sentier sur le lieu du supplice.

Ils sont vêtus de tuniques courtes et sans manches et ils ont dans les
mains des clous, des marteaux et les cordes qu'ils montrent aux
condamnés en se moquant d'eux.

La foule est agitée par un délire cruel.

Le centurion offre à Jésus l'amphore pour qu'il boive la mixture
anesthésique du vin myrrhé.

Mais Jésus la refuse.

Les deux larrons, au contraire, en boivent une quantité. Puis
l'amphore à la bouche largement évasée est placée près d'une
grosse pierre, presque en haut de la cime. On donne aux
condamnés l'ordre de se dévêtir.

Les deux larrons le font sans aucune pudeur. Ils s'amuse même à
faire des actes obscènes vers la foule et en particulier vers le
groupe sacerdotal tout blanc dans ses vêtements de lin et qui est
revenu tout doucement sur la petite place plus basse, en profitant
de sa qualité pour s'insinuer à cet endroit.

Aux prêtres se sont unis deux ou trois pharisiens et d'autres
puissants personnages que la haine rend amis. Et je vois des
personnes connues comme le pharisien Giocana et Ismaël, le
scribe Sadoc, Éli de Capharnaüm...

Les bourreaux offrent aux condamnés trois loques pour qu'ils se les
attachent à l'aine, et les larrons les prennent avec les plus horribles
blasphèmes.

Jésus, qui se déshabille lentement à cause de la douleur des

blessures, la refuse.

Il pense peut-être garder les courtes culottes qu'il a gardées même dans la flagellation.

Mais quand on Lui dit de les enlever, il tend la main pour mendier le chiffon aux bourreaux pour cacher sa nudité.

C'est vraiment l'Anéanti jusqu'à devoir demander un chiffon aux criminels.

Mais **Marie** a vu et elle a enlevé le long et fin linge blanc qui lui voile la tête sous le manteau foncé et dans lequel elle a déjà versé tant de pleurs.

Elle l'enlève sans faire tomber le manteau, le donne à **Jean** pour qu'il le présente **à Longin pour son Fils.**

Le centurion prend le voile sans difficulté.

Quand Jésus va se déshabiller complètement, en se tournant non vers la foule mais vers le côté où il n'y a personne, montrant ainsi son dos sillonné de bleus et des ampoules saignant par les blessures ouvertes ou les croûtes sombres,

Longin Lui présente le voile maternel.

Jésus le reconnaît.

Il s'en enveloppe en lui faisant faire plusieurs fois le tour du bassin en le fixant bien pour qu'il ne tombe pas...

Et sur le lin baigné seulement jusqu'alors de pleurs, tombent les premières gouttes de sang, car de nombreuses blessures à peine couvertes de sang coagulé, quand il se baisse pour enlever ses sandales et déposer ses vêtements, se sont rouvertes, et le sang recommence à couler.

Maintenant Jésus se tourne vers la foule, et on voit ainsi que la **poitrine aussi, les bras, les jambes** ont été toutes frappées par les fouets.

A la hauteur **du foie** il y a un énorme bleu et **sous l'arc costal gauche** il y a sept traces en relief, terminées par sept petites

déchirures sanglantes à l'intérieur d'un cercle violacé...

un coup féroce de fouet dans cette région si sensible du diaphragme. **Les genoux, contusionnés** par les chutes répétées qui ont commencé tout de suite après sa capture et se sont terminées sur le Calvaire, **sont noirs d'hématomes et ouverts sur la rotule**, spécialement le genou droit, en une vaste déchirure sanglante.

La foule le méprise en formant une sorte de chœur : "Oh ! Beau ! Le plus beau des enfants des hommes ! Les filles de Jérusalem t'adorent..."

Et elle entonne sur le ton d'un psaume : "Mon aimé est candide et rubicond, distingué entre mille et mille.

Sa tête est d'or pur, ses cheveux des grappes de palmier, soyeux comme la plume du corbeau. Ses yeux sont comme deux colombes qui se baignent dans des ruisseaux non pas d'eau mais de lait, dans le lait de son orbite.

Ses joues sont des parterres d'aromates, ses lèvres pourpres sont des lys qui ruissellent une myrrhe précieuse. Ses mains sont faites comme un travail d'orfèvre, terminées en jacinthe rosé. Son tronc est de l'ivoire veiné de saphir.

Ses jambes sont des colonnes parfaites, de marbre blanc sur des bases d'or. Sa majesté est comme celle du Liban, il est plus majestueux que le cèdre élevé.

Sa langue est imprégnée de douceur et lui n'est que délices" et ils rient et crient aussi : "Le lépreux ! Le lépreux !

Tu as donc forniqué avec une idole si Dieu t'a ainsi frappé ?

Tu as murmuré contre les saints d'Israël comme Marie de Moïse, si tu as été ainsi puni ? Oh ! Oh ! le Parfait ! Tu es le Fils de Dieu ? Mais non ! Tu es l'avorton de Satan ! Lui, au moins, Mammon est puissant et fort. Toi... tu es une loque impuissante et dégoûtante."

Les larrons sont attachés sur les croix et amenés à leurs places, l'un à droite, l'autre à gauche par rapport à celle destinée à Jésus. Ils

poussent des cris, des imprécations, des malédictions et surtout lorsque les croix sont portées près du trou et les secouent, alors que leurs poignets sont sciés par les cordes, leurs blasphèmes contre Dieu, contre la Loi, les romains et les juifs sont infernaux.

C'est le tour de Jésus.

Doux il s'allonge sur le bois.

Les deux larrons étaient tellement rebelles, que n'arrivant pas à le faire, les quatre bourreaux avaient dû demander l'intervention des soldats pour les tenir, pour qu'à coups de pieds ils ne repoussent pas les argousins qui les attachaient par les poignets.

Mais pour Jésus, il n'est pas besoin d'aide. Il se couche et met la tête où on Lui dit de la mettre. Il ouvre les bras comme on Lui dit de le faire, allonge les jambes comme on le Lui ordonne. Il s'occupe seulement de bien ajuster son voile.

Maintenant son long corps, mince et blanc, se détache sur le bois sombre et le sol jaunâtre.

Deux bourreaux s'assoient sur la poitrine pour la tenir immobile.

Et je pense à l'oppression et à la souffrance qu'il doit avoir ressenties sous ce poids.

Un troisième Lui prend le bras droit en le tenant d'une main à la première partie de l'avant-bras et de l'autre au bout des doigts.

Le quatrième, qui a déjà dans les mains le long clou dont la tige quadrangulaire est en pointe, se termine en une plaque arrondie et plate, large comme un sou d'autrefois, regarde si le trou déjà fait dans le bois correspond à la jointure radio-ulnaire du poignet.

Il va bien.

Le bourreau applique la pointe du clou au poignet, lève le marteau et donne le premier coup.

Jésus, qui avait les yeux fermés, pousse un cri et a une contraction à la suite de la douleur aiguë et ouvre les yeux qui nagent dans les larmes. Ce doit être une douleur atroce qu'il éprouve...

Le clou pénètre en rompant les muscles, les veines, les nerfs, en brisant les os...

Marie répond au cri de son Fils torturé par un gémissement qui a quelque chose de la plainte d'un agneau qu'on égorge, et elle se courbe, comme brisée, en tenant sa tête dans ses mains.

Jésus pour ne pas la torturer ne crie plus.

Mais les coups sont là, méthodiques, âpres, du fer contre le fer... et on pense que dessous c'est un membre vivant qui les reçoit.

La main droite est clouée.

On passe à la gauche.

Le trou ne correspond pas au carpe

Alors ils prennent une corde, lient le poignet gauche et tirent jusqu'à déboîter la jointure et arracher les tendons et les muscles sans compter qu'ils déchirent la peau déjà sciée par les cordes de la capture.

L'autre main aussi doit souffrir car elle est étirée par contrecoup et autour de son clou le trou s'élargit.

Maintenant on arrive à peine au commencement du métacarpe, près du poignet.

Ils se résignent et ils clouent où ils peuvent, c'est-à-dire entre le pouce et les autres doigts, exactement au centre du métacarpe.

Là le clou entre plus facilement, mais avec une plus grande souffrance car il doit couper des nerfs importants, si bien que les doigts restent inertes alors que ceux de la main droite ont des contractions et des tremblements qui indiquent leur vitalité. Mais Jésus ne crie plus,

il pousse seulement une plainte rauque derrière ses lèvres fortement fermées, et des larmes de douleur tombent par terre après être tombées sur le bois.

Maintenant c'est le tour **des pieds.**

A deux mètres et plus de l'extrémité de la croix il y a un petit coin, à peine suffisant pour un pied.

On y porte les pieds pour voir si la mesure est bonne, et comme il est un peu bas, et que les pieds arrivent difficilement, on étire par les chevilles le pauvre Martyr.

Le bois rêche de la croix frotte ainsi sur les blessures, déplace la ***couronne*** qui ainsi arrache de nouveaux cheveux et menace de tomber.

Un bourreau, d'un coup de poing, la remet en place...

Maintenant ceux qui étaient assis sur la poitrine de Jésus se lèvent pour se placer sur les genoux, car Jésus a un mouvement involontaire pour retirer ses jambes en voyant briller au soleil le clou très long qui, en longueur et en largeur est le double de ceux qui ont servi pour les mains.

Et ils pèsent ***sur les genoux écorchés,***

et pressent les pauvres jambes couvertes de contusions pendant que les deux autres accomplissent le travail, beaucoup plus difficile de clouer un pied sur l'autre,

en cherchant à combiner ensemble les deux jointures des tarses. Bien qu'ils s'appliquent à tenir les pieds immobiles à la cheville et aux dix doigts, contre le coin, le pied qui est dessous se déplace à cause de la vibration du clou, et ils doivent le déclouer presque parce qu'après être entré dans les parties molles, le clou, déjà épointé pour avoir traversé le pied droit, doit être amené un peu plus vers le milieu. ***Et ils frappent, frappent, frappent...***

On n'entend que le bruit atroce du marteau sur la tête du clou, car sur tout le Calvaire ce ne sont que yeux et oreilles tendues, pour recueillir tout geste et tout bruit et en jouir...

Par dessus le son âpre du fer, ***on entend la plainte sourde d'une colombe : le rauque gémissement de Marie qui se courbe de plus en plus à chaque coup, comme si le marteau la blessait elle, la Mère Martyre. Et on comprend qu'elle semble près d'être brisée par cette torture.***

La crucifixion est redoutable, égale à la flagellation pour la douleur, plus atroce à voir car on voit le clou disparaître dans les chairs

vivantes, mais en compensation, elle est plus brève.

Alors que la flagellation épuise par sa durée.

Pour moi, *l'Agonie du Jardin, la Flagellation et la Crucifixion sont les moments les plus atroces.*

Elles me dévoilent toute la torture du Christ.

La mort me soulage car je me dis : "C'est fini !"

Mais elles ne sont pas la fin.

Elles sont le commencement pour de nouvelles souffrances.

Maintenant la croix est traînée près du trou et elle rebondit sur le sol inégal, en secouant le pauvre Crucifié.

On dresse la croix qui échappe par deux fois à ceux qui la lèvent et retombe une fois soudainement, et une autre fois sur le bras droit de la croix, en donnant un affreux tourment à Jésus, car la secousse qu'il subit déplace les membres blessés.

Mais quand ensuite on laisse tomber la croix dans son trou, avant d'être immobilisée avec des pierres et de la terre, elle ondule en tous les sens en imprimant de continuels déplacements au pauvre Corps suspendu à trois clous, la souffrance doit être atroce.

Tout le poids du corps se déplace en avant et vers le bas, et les trous s'élargissent, en particulier celui de la main gauche, et s'élargit le trou des pieds alors que le sang coule plus fort.

Le sang des pieds coule le long des doigts par terre et le long du bois de la croix, mais celui des mains suit les avant-bras, car ils sont plus hauts aux poignets qu'aux aisselles, par suite de la position, et il coule aussi le long des côtes en descendant de l'aisselle vers la taille.

La couronne, quand la croix ondule avant d'être fixée, se déplace car la tête se rabat vers l'arrière, en enfonçant dans la nuque le gros noeud d'épines qui termine la couronne piquante, et puis revient se placer sur le front et griffe, griffe sans pitié.

Finalement la croix est bien en place et il n'y a que le tourment d'y être

suspendu.

On dresse aussi les larrons qui, une fois mis verticalement, crient comme si on les écorchait vifs à cause de la torture des cordes qui scient les poignets et rendent les mains noires, en gonflant les veines comme des cordes.

Jésus se tait.

La foule ne se tait plus, au contraire, mais reprend son vacarme infernal. Maintenant la cime du Golgotha a son trophée et sa garde d'honneur. A la limite la plus élevée la croix de Jésus, aux côtés les deux autres. Une demie centurie de soldats l'arme au pied tout autour du sommet, à l'intérieur de ce cercle d'hommes armés, les dix cavaliers maintenant démontés qui jouent aux dés les vêtements des condamnés.

Debout, entre la croix de Jésus et celle de droite, Longin.

Il semble monter la garde d'honneur au Roi Martyr.

L'autre demie centurie, au repos, est aux ordres de l'aide de camp de Longin sur le sentier de gauche et sur la place plus basse, en attendant d'être employée s'il en était besoin.

De la part des soldats, c'est une indifférence à peu près totale.

Seul quelqu'un lève parfois son visage vers les crucifiés,

Longin, au contraire, observe tout avec curiosité et intérêt, il confronte, et juge mentalement.

Il confronte les crucifiés, et le Christ spécialement, avec les spectateurs.

Son oeil pénétrant ne perd aucun détail et, pour mieux voir, de la main il protège ses yeux car le soleil doit le gêner. C'est en fait un soleil étrange, d'un jaune rouge d'incendie. Et puis il semble que l'incendie s'éteigne tout à coup à cause d'un nuage noir comme de la poix qui surgit de derrière les chaînes juives et qui parcourt rapidement le ciel et va disparaître derrière d'autres montagnes.

Et quand le soleil revient il est si vif que l'oeil ne le supporte que difficilement. En regardant il voit Marie juste au-dessous du talus, qui tient levé vers son Fils son visage déchiré.

Il appelle un des soldats qui jouent aux dés et lui dit :

"Si la Mère veut monter avec le fils qui l'accompagne, qu'elle vienne. Accompagne-la et aide-la."

Et Marie avec Jean, que l'on croit son fils, monte par un petit escalier creusé dans le tufeau, je crois, et franchit le cordon de soldats pour aller au pied de la croix, mais un peu à l'écart pour être vue et pour voir son Jésus.

La foule lui déverse aussitôt les insultes les plus outrageantes, en la joignant dans les blasphèmes à son Fils.

Mais elle, de ses lèvres tremblantes et blanches, cherche seulement à le reconforter, avec un sourire déchiré sur lequel viennent s'essuyer les larmes qu'aucune force de volonté ne réussit à retenir dans les yeux.

Les gens, en commençant par les prêtres, scribes, pharisiens, sadducéens, hérodiens et autres de même acabit, se procurent le divertissement de faire une sorte de carrousel en montant par le chemin à pic, en passant le long de la hauteur terminale et en redescendant par l'autre chemin, ou vice versa.

Et en passant au pied de la cime, sur la seconde petite place, ils ne manquent pas d'offrir leurs paroles blasphématrices en hommage au Mourant.

Toute la turpitude, la cruauté, toute la haine et la folie dont les hommes sont capables avec la langue sortent à flots de ces bouches infernales.

Les plus acharnés sont les membres du Temple avec les pharisiens pour les aider. "Eh bien ? Toi, Sauveur du genre humain, pourquoi ne te sauves-tu pas ? Il t'a abandonné ton roi

Belzébuth ? Il t'a renié ?" crient trois prêtres.

Et une bande de juifs : "Toi qui pas plus tard qu'il y a cinq jours, avec l'aide du démon, faisais dire au Père... ah ! ah ! ah ! qu'il t'aurait glorifié, comment donc ne Lui rappelles-tu pas de tenir sa promesse ?"

Et trois pharisiens : "Blasphémateur ! Il a sauvé les autres, disait-il, avec l'aide de Dieu ! Et il ne réussit pas à se sauver Lui-même !

Tu veux qu'on te croie ? Alors fais le miracle. Tu ne peux, hein ? Maintenant tu as les mains clouées, et tu es nu."

Et des sadducéens et des hérوديens aux soldats : "Gare à l'envoûtement, vous qui avez pris ses vêtements !

Il a en Lui le signe infernal !" Une foule en chœur:

"Descends de la croix et nous croirons en Toi. Toi qui détruis le Temple... Fou !... Regarde-la, le glorieux et saint Temple d'Israël. Il est intouchable, ô profanateur ! Et Toi, tu meurs."

D'autres prêtres : "Blasphémateur ! Toi, Fils de Dieu ?

Et descends de là, alors. Foudroies-nous si tu es Dieu. Nous ne te craignons pas et nous crachons vers Toi." D'autres qui passent et hochent la tête : "Il ne sait que pleurer. Sauve-toi, s'il est vrai que tu es l'Élu !"

Les soldats: "Et sauve-toi, donc ! Réduis en cendres cette subure de la subure ! Oui ! Subure de l'empire, voilà ce que vous êtes, canailles de juifs. Fais-le ! Rome te mettra au Capitole et t'adorera comme une divinité !"

Les prêtres avec leurs compères : "Ils étaient plus doux les bras des femmes que ceux de la croix, n'est-ce pas ? Mais regarde : ils sont déjà prêts à te recevoir tes... (et ils disent un terme infâme). Tu as Jérusalem toute entière pour te servir de paranymphe" et ils sifflent comme des charretiers. D'autres lancent des pierres : "Change-les en pains, Toi qui multiplies les pains."

D'autres en singeant les hosannas du dimanche des palmes, lancent des branches, et crient : "Maudit celui qui vient au nom du Démon ! Maudit son royaume ! Gloire à Sion qui le sépare du milieu des vivants !"

Un pharisien se place en face de la croix, il montre le poing en Lui faisant les cornes et il dît : "Je te confie au Dieu de Sinäi" disais-tu ? Maintenant le Dieu du Sinäi te prépare au feu éternel. Pourquoi n'appelles-tu pas Jonas pour qu'il te rende un bon service?"

Un autre : "N'abîme pas la croix avec les coups de ta tête. Elle doit servir pour tes fidèles. Une légion entière en mourra sur ton bois. Je te le jure sur Jéhovah. Et pour commencer j'y mettrai Lazare. Nous verrons si tu l'enlèves à la mort, maintenant." "Oui ! Oui ! Allons chez Lazare. Clouons-le de l'autre côté de la croix" et comme des perroquets, ils imitent la parole lente de Jésus en disant : "Lazare, mon ami, viens dehors ! Déliez-le et laissez-le aller." "Non! Il disait à Marthe et à Marie, ses femmes: "Je suis la Résurrection et la Vie". Ah ! Ah ! Ah ! La Résurrection ne sait pas repousser la mort, et la Vie meurt !"

"Voici **Marie avec Marthe**. Demandons-leur où est Lazare et allons le chercher."

Et ils s'avancent vers les femmes pour leur demander avec arrogance : "Où est Lazare ? Au palais ?"

Et Marie-Magdeleine, alors que les autres femmes terrorisées fuient derrière les bergers, s'avance, retrouvant dans sa douleur sa vieille hardiesse du temps du péché, et elle dit :

"Allez. Vous trouverez déjà au palais les soldats de Rome et cinq cents hommes armés de mes terres et ils vous castreront comme de vieux boucs destinés aux repas des esclaves aux meules." "Effrontée ! C'est ainsi que tu parles aux prêtres ?" "Sacrilèges ! Infâmes ! Maudits ! Tournez-vous ! Derrière vous, vous avez, je le vois, les langues des

flammes infernales."

Les lâches se tournent, vraiment terrorisés, tant est assurée l'affirmation de Marie, mais s'ils n'ont pas les flammes derrière eux, ils ont aux reins les lances romaines bien pointues.

En effet Longin a donné un ordre et la demie centurie, qui était au repos, est entrée en faction et elle pique aux fesses les premiers qu'elle trouve. Ceux-ci s'enfuient en criant et la demie centurie reste pour fermer l'entrée des deux chemins et pour faire un barrage à la petite place.

Les juifs crient des imprécations, mais Rome est la plus forte. La Magdeleine rabaisse son voile — elle l'avait levé pour parler à ceux qui les insultaient — et revient à sa place. Les autres se joignent à elle.

Mais le larron de gauche continue ses insultes du haut de sa croix. Il semble qu'il ait voulu rassembler tous les blasphèmes d'autrui et il les débite tous, en disant pour finir : "Sauve-toi et sauve-nous, si tu veux que l'on te croie. Le Christ, Toi ? Tu es un fou !

Le monde appartient aux fourbes et Dieu n'existe pas. Moi j'existe. Cela est vrai, et pour moi tout est permis. Dieu ? Fariboles ! Mises pour nous tenir tranquilles. Vive notre moi ! Lui seul est roi et dieu !"

L'autre larron, celui de droite, a Marie presque à ses pieds et il la regarde presque plus qu'il ne regarde le Christ.

Depuis un moment il pleure en murmurant : "La mère", il dit : "Tais-toi. Tu ne crains pas Dieu, même maintenant que tu souffres cette peine ? Pourquoi insultes-tu celui qui est bon ? Et son supplice est encore plus grand que le nôtre. Et il n'a rien fait de mal."

Mais l'autre continue ses imprécations.

Jésus se tait.

Haletant à cause de l'effort que Lui impose sa position, à cause de la fièvre et de son état cardiaque et respiratoire, conséquence de la flagellation subie sous une forme aussi violente, et aussi de l'angoisse profonde qui Lui avait fait suer sang, il cherche à se procurer un soulagement, en allégeant le poids qui pèse sur ses pieds, en se suspendant à ses mains par la force des bras. Peut-être le fait-il pour vaincre un peu la crampe qui déjà tourmente ses pieds et que trahit un frémissement musculaire. Mais le même frémissement affecte les fibres des bras qui sont forcés dans cette position et doivent être gelés à leurs extrémités parce que placés plus haut et délaissés par le sang qui arrive difficilement aux poignets et puis coule par les trous des clous en laissant les doigts sans circulation.

Surtout ceux de gauche sont déjà cadavériques et restent sans mouvement, repliés vers la paume.

Même les doigts des pieds expriment leur tourment.

En particulier les gros orteils, peut-être parce que leur nerf est moins blessé, se lèvent, s'abaissent, s'écartent.

Le tronc ensuite révèle toute sa peine avec son mouvement rapide mais sans profondeur qui le fatigue sans le soulager.

Les côtes, très larges et élevées d'elles-mêmes, car la structure de ce Corps est parfaite, sont maintenant dilatées plus qu'il ne faut à cause de la position prise par le corps et de l'oedème pulmonaire qui s'est sûrement formé à l'intérieur.

Et pourtant elles ne servent pas à alléger l'effort respiratoire d'autant plus que tout l'abdomen aide par son mouvement le diaphragme qui se paralyse de plus en plus.

La congestion et l'asphyxie grandissent de minute en minute, comme l'indique la couleur cyanotique qui souligne les lèvres d'un rosé allumé par la fièvre,
et les étirements d'un rouge violet qui badigeonne le cou le long des veines jugulaires gonflées,
et s'élargissent jusqu'aux joues,
vers les oreilles et les tempes,
alors que le nez est effilé et exsangue et
que les yeux s'enfoncent en un cercle, qui est livide là où il est privé du sang que la couronne a fait couler.
Sous l'arc costal gauche on voit le coup propagé à partir de la pointe du coeur, irrégulier, mais violent, et de temps en temps, par l'effet d'une convulsion interne,
le diaphragme a un frémissement profond qui se manifeste par une détente totale de la peau dans la mesure où elle peut s'étendre sur ce pauvre Corps blessé et mourant.

Le visage a déjà l'aspect que nous voyons dans les photographies du Linceul,
avec le nez dévié et gonflé d'un côté, et
même le fait de tenir l'oeil droit presque fermé,
à cause de l'enflure qui existe de ce côté,
augmente la ressemblance.

La bouche, au contraire, est ouverte, avec sa blessure sur la lèvre supérieure désormais réduite à une croûte.

La soif, donnée par la perte de sang, par la fièvre et par le soleil, doit être intense, au point que Lui, par un mouvement machinal, boit les gouttes de sa sueur et de ses larmes,
et aussi les gouttes de sang qui descendent du front jusqu'à ses moustaches, et il s'en humecte la langue...

La couronne d'épines l'empêche de s'appuyer au tronc de la croix pour aider la suspension par les bras et soulager les pieds.

Les reins et toute l'épine dorsale se courbent vers l'extérieur en restant détachés du tronc de la croix à partir du bassin vers le haut, à cause de la force d'inertie qui fait pencher en avant un corps suspendu comme était le sien.

Les juifs, repoussés au-delà de la petite place, ne cessent pas leurs insultes et le larron impénitent leur fait écho.

L'autre, qui maintenant regarde la Mère avec une pitié toujours plus grande, et pleure, lui riposte âprement quand il se rend compte qu'elle aussi est comprise dans l'insulte.

"Tais-toi ! Rappelle-toi que tu es né d'une femme. Et réfléchis que les nôtres ont pleuré à cause de leurs fils, et ce furent des larmes de honte... parce que nous sommes des criminels.

Nos mères sont mortes... Je voudrais pouvoir lui demander pardon... Mais le pourrai-je ? C'était une sainte... Je l'ai tuée par la douleur que je lui ai donnée... Je suis un pécheur...

Qui me pardonne ? Mère, au nom de ton Fils mourant, prie pour moi."

La Mère lève un moment son visage torturé et elle le regarde, ce malheureux qui à travers le souvenir de sa mère et la contemplation de la Mère va vers le repentir, et elle paraît le caresser de son regard de colombe.

Dismas pleure plus fort, ce qui déchaîne encore plus les moqueries de la foule et de son compagnon.

La première crie : "Bravo ! Prends-la pour mère. Ainsi elle a deux fils criminels !" Et l'autre renchérit : "Elle t'aime car tu es une copie mineure de son bien-aimé."

Jésus parle pour la première fois :

"Père, pardonne-leur parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font !"

Cette prière vainc toute crainte chez Dismas. Il ose regarder le Christ et dit :

"Seigneur, souviens-toi de moi quand tu seras dans ton royaume.

Pour moi, il est juste que je souffre ici. Mais donne-moi miséricorde et paix au-delà de la vie. Une fois je t'ai entendu parler et, dans ma folie, j'ai repoussé ta parole. Maintenant je m'en repens. De mes péchés, je me repens devant Toi, Fils du Très-Haut. Je crois que tu viens de Dieu. Je crois en ton pouvoir. Je crois en ta miséricorde.

Christ, pardonne-moi au nom de ta Mère et de ton Père très Saint."

Jésus se tourne et le regarde avec une profonde pitié et il a un sourire encore très beau sur sa pauvre bouche torturée.

Il dit : *"Moi, je te le dis : aujourd'hui tu seras avec Moi au Paradis."*

Le larron repentini se calme et, ne sachant plus les prières apprises pendant son enfance, il répète comme une oraison jaculatoire : "Jésus Nazaréen, roi des juifs, aie pitié de Moi.

Jésus Nazaréen, roi des juifs, j'espère en Toi.

Jésus Nazaréen, roi des juifs, je crois à ta Divinité."

L'autre persiste dans ses blasphèmes. Le ciel devient toujours plus sombre.

Maintenant c'est difficilement que les nuages s'ouvrent pour laisser passer le soleil. Mais ils s'amoncellent en couches de plus en plus sombres, blanches, verdâtres, se surmontent, se démêlent selon les caprices d'un vent froid qui parcourt le ciel à intervalles et puis descend sur la terre et puis se tait de nouveau, et l'air est presque plus sinistre quand il se tait, étouffant et mort, que quand il siffle, coupant et rapide.

La lumière, d'abord vive outre mesure, est en train de devenir verdâtre.

Les visages prennent des aspects bizarres.

Les soldats, sous leurs casques et dans leurs cuirasses d'abord brillantes et devenues maintenant comme enveloppées dans une

lumière verdâtre et sous un ciel de cendre, présentent des profils durs comme s'ils étaient sculptés.

Les juifs, en majorité bruns de peau et de cheveux et de barbe, paraissent des noyés tant leurs visages deviennent terreux.

Les femmes semblent des statues de neige bleutée à cause de leur pâleur exsangue que la lumière accentue.

Jésus semble devenir sinistrement livide,

comme s'il commençait à se décomposer,
comme s'il était déjà mort.

La tête commence à retomber sur la poitrine. Ses forces manquent rapidement.

Il tremble malgré la fièvre qui le brûle.

Et dans sa faiblesse, il murmure le nom que d'abord il a seulement dit du fond du coeur :

"Maman !" "Maman !"

Il le murmure doucement comme dans un soupir, comme s'il éprouvait déjà un léger délire qui l'empêche de retenir autant que sa volonté le voudrait.

Et Marie chaque fois ne peut s'empêcher de Lui tendre les bras comme pour le secourir.

Les gens cruels rient de ce spasme du Mourant et de celle qui le partage. Ils montent de nouveau par derrière les bergers, qui cependant sont sur la petite place basse, les prêtres et les scribes. Comme les soldats voudraient les repousser, ils réagissent en disant: "N'y sont-ils pas ces galiléens ?

Nous devons y être nous aussi qui devons vérifier que justice soit faite complètement, et nous ne pouvons pas voir de loin dans cette lumière étrange."

En fait beaucoup commencent à s'impressionner de la lumière

qui est en train d'envelopper le monde et certains ont peur. Les soldats aussi regardent le ciel et une sorte de cône qui semble de l'ardoise tant il est sombre, qui s'élève comme un pin de derrière un sommet.

Il semble que ce soit une trombe marine.

Il s'élève, s'élève et il semble qu'il produise des nuages de plus en plus noirs, comme si c'était un volcan vomissant de la fumée et de la lave.

C'est dans cette lumière crépusculaire et effrayante que Jésus donne Jean à Marie et Marie à Jean.

Il penche la tête car la Mère, pour mieux voir, s'est mise plus près sous la croix, et il lui dit: "**Femme, voilà ton fils. Fils, voilà ta Mère.**"

Marie a le visage encore plus bouleversé après cette parole qui est le testament de son Jésus, qui n'a rien à donner à sa Mère sinon un homme, Lui, qui par amour de l'Homme, la prive de l'Homme-Dieu qui est né d'elle.

Mais elle, la pauvre Mère, s'efforce de ne pleurer que silencieusement car elle ne peut pas, elle ne peut pas ne pas pleurer... Ses larmes coulent malgré les efforts qu'elle fait pour les retenir, bien que sa bouche ait son sourire déchirant qu'elle fixe sur ses lèvres pour Lui, pour le reconforter Lui...

Les souffrances ne cessent de grandir et la lumière ne cesse de décroître.

C'est dans cette lumière de fond marin que sortent de derrière les **juifs Nicodème et Joseph**, et ils disent : "Écartez-vous !"

"Impossible ! Que voulez-vous?" disent les soldats.

"Passer. Nous sommes des amis du Christ."

Les chefs des prêtres se tournent: "Qui ose se déclarer comme ami du rebelle ?" disent les prêtres indignés.

Et Joseph, résolument : "Moi, noble membre du Grand Conseil : Joseph d'Arimathie, l'Ancien, et j'ai avec moi Nicodème, chef des juifs."

"Qui pactise avec le rebelle est un rebelle."

"Et qui pactise avec les assassins est un assassin, Eléazar d'Anna. J'ai vécu en juste. Et maintenant je suis âgé et près de mourir. Je ne veux pas devenir injuste alors que déjà le Ciel descend sur moi et avec Lui le Juge éternel."

"Et toi, Nicodème ! Je m'étonne !"

"Moi aussi, et d'une seule chose : qu'Israël soit tellement corrompu qu'il ne sait plus reconnaître Dieu."

"Tu me dégoûtes."

"Écarte-toi alors, et laisse-moi passer. Je ne demande que cela."

"Pour te contaminer davantage ?"

"Si je ne me suis pas contaminé en restant près de vous, rien ne me contamine plus. Soldat, pour toi la bourse et le billet de laissez-passer." Et il passe au décurion le plus proche une bourse et une tablette de cire.

Le décurion en prend connaissance et il dit aux soldats : "Laissez passer les deux."

Joseph et Nicodème s'approchent des bergers.

Je ne sais même pas si Jésus les voit, dans ce brouillard de plus en plus épais et avec son oeil qui déjà se voile dans l'agonie.

Mais ils le voient et ils pleurent sans respect humain, bien que sur eux s'acharnent les imprécations des prêtres.

Les souffrances sont toujours plus fortes.

Le corps éprouve les premières cambrures de la tétanie et chaque clameur de la foule les exaspère.

La mort des fibres et des nerfs s'étend des extrémités torturées au tronc, rendant de plus en plus difficile le mouvement de la respiration, plus faible la contraction diaphragmatique et plus désordonné le mouvement cardiaque.

Le visage du Christ passe alternativement d'une rougeur intense à la pâleur verdâtre de celui qui meurt par hémorragie.

La bouche se meut avec une fatigue plus grande car les nerfs surfatigués du cou et de la tête elle-même, qui des dizaines de fois ont

servi de levier à tout le corps, en s'arc-boutant sur la barre transversale de la croix, propagent la crampe jusqu'aux mâchoires.

La gorge, enflée par les carotides engorgées, doit faire mal et doit étendre son oedème à la langue qui paraît grossie et dont les mouvements sont très lents.

La colonne vertébrale, même dans les moments où les contractions tétanisantes ne la courbent pas en un arc complet de la nuque aux anches, appuyées comme points extrêmes au tronc de la croix, se courbe de plus en plus en avant, car les membres ne cessent de s'alourdir du poids de la chair morte.

Les gens voient ces choses peu et mal car la lumière est désormais couleur de cendre sombre et seuls peuvent bien voir ceux qui sont au pied de la croix.

Jésus à un certain moment s'affaisse tout entier vers l'avant et le bas, comme s'il était déjà mort, il n'halète plus, la tête pend inerte en avant. Le corps, depuis les anches vers le haut, est complètement détaché en faisant un angle avec les bras de la croix.

Marie pousse un cri : "Il est mort !"

Un cri tragique qui se propage dans l'air obscurci. Et Jésus semble réellement mort. Un autre cri de femme lui répond, et dans le groupe des femmes je vois un mouvement.

Puis une dizaine de personnes s'éloignent en soutenant quelque chose, mais je ne puis voir qui s'éloigne ainsi. Elle est trop faible la lumière brumeuse. On dirait que l'on est plongé dans une nuée épaisse de cendres volcaniques.

"Ce n'est pas possible" crient des prêtres et des juifs. "C'est une feinte pour nous éloigner. Soldat, pique-le de ta lance. C'est un bon remède pour Lui rendre la voix." Et comme les soldats ne le font pas, une volée de pierres et de mottes de terre volent vers la croix, frappant le Martyr et retombant sur les cuirasses romaines. Le remède, comme disent ironiquement les juifs, opère le prodige.

Certainement une pierre a frappé adroitement peut-être la blessure d'une main ou la tête elle-même, car ils visaient vers le haut. **Jésus pousse un gémissement pitoyable et revient à Lui.**

Le thorax recommence à respirer avec beaucoup de peine et la tête à se tourner de droite à gauche en cherchant un endroit pour se poser afin de moins souffrir, sans trouver autre chose qu'une peine plus grande.

Avec une grande peine, en s'appuyant une fois encore sur ses pieds torturés, **trouvant de la force dans sa volonté, uniquement en elle**, Jésus se raidit sur la croix, se dresse comme s'il était un homme sain dans toute sa force,

il lève son visage en regardant avec des yeux bien ouverts le monde qui s'étend à ses pieds, la ville lointaine qu'on entrevoit à peine comme une vague blancheur dans la brume, et le ciel noir où tout azur et toute trace de lumière ont disparu.

Et vers ce ciel fermé, compact, bas, semblable à une énorme plaque d'ardoise sombre, **il pousse un grand cri, triomphant par la force de sa volonté, par le besoin de son âme**, de l'obstacle des mâchoires raidies, de sa langue enflée, de sa gorge gonflée :

"Eloï, Eloï, larnma scébacténi !"

(je l'entends parler ainsi).

Il doit se sentir mourir, et dans un abandon absolu du Ciel, pour reconnaître par un tel cri l'abandon paternel.

Les gens rient et se moquent. Ils l'insultent : "Dieu n'a que faire de Toi ! Les démons sont maudits de Dieu !"

D'autres crient : "Voyons si Élie qu'il appelle vient le sauver."

Et d'autres : "Donnez-lui un peu de vinaigre, pour qu'il se gargarise la gorge. C'est bon pour la voix ! Élie ou Dieu, car on ne sait pas ce que veut le fou, sont loin..."

Il faut de la voix pour se faire entendre !"

Et ils rient comme des hyènes ou comme des démons.

Mais aucun soldat ne donne du vinaigre et personne ne vient du Ciel pour le réconforter.

C'est l'agonie solitaire, totale, cruelle, même surnaturellement cruelle, de la Grande Victime.

Elles reviennent les avalanches de douleur désolée qui déjà l'avaient accablé au Gethsémani.

Elle revient la marée des péchés du monde entier pour frapper le naufragé innocent, pour l'engloutir dans leur amertume.

Elle revient surtout la sensation, plus crucifiante que la croix elle-même, plus désespérante que toute torture, que Dieu l'a abandonné et que sa prière ne monte pas vers Lui...

Et c'est le tourment final.

Celui qui accélère la mort car il exprime les dernières gouttes de sang des pores, parce qu'il écrase les dernières fibres du coeur, car il termine ce que la première connaissance de cet abandon a commencé : la mort. Car **c'est de cela comme première cause qu'est mort mon Jésus**, ô Dieu qui l'as frappé à cause de nous !

Après ton abandon, par l'effet de ton abandon, que devient une créature ? Ou un fou, ou un mort.

Jésus ne pouvait pas devenir fou car son intelligence était divine et, spirituelle comme l'est l'intelligence, elle triomphait du traumatisme total de Celui que Dieu frappait.

Il devint donc un mort : le Mort, le très Saint Mort, le Mort absolument Innocent. **Mort, Lui qui était la Vie, tué par ton abandon et par nos péchés.**

L'obscurité devient encore plus épaisse. Jérusalem disparaît complètement. Les pentes du Calvaire lui-même semblent s'annuler. Seule la cime est visible, comme si les ténèbres la surélevaient pour recueillir l'unique et dernière lumière qui restait, en la plaçant comme

pour une offrande avec son trophée divin, sur une nappe d'onyx liquide, pour qu'elle soit vue par l'amour et par la haine.

Et de cette lumière qui n'est pas de la lumière vient la voix plaintive de Jésus :

"J'ai soif!"

Il y a en effet un vent qui altère même ceux qui sont en bonne santé, un vent continu, maintenant, violent, chargé de poussière, froid, effrayant. Je pense à la douleur qu'il aura donné par son souffle violent aux poumons, au coeur, au gosier de Jésus, à ses membres glacés, engourdis, blessés.

Mais vraiment tout s'est mis à torturer le Martyr.

Un soldat va à un vase où les aides du bourreau ont mis du vinaigre avec du fiel parce que, par son amertume, il augmente la salivation chez les suppliciés.

Il prend l'éponge plongée dans le liquide, l'enfile au bout d'un roseau fin et pourtant rigide qui est déjà préparé tout près, et il présente l'éponge au Mourant.

Jésus se tend avidement vers l'éponge qui approche. On dirait un enfant affamé qui cherche le sein maternel.

Marie qui voit et certainement a cette pensée, gémit, en s'appuyant sur Jean :

"Oh ! et je ne puis même pas Lui donner une goutte de mes pleurs...

Oh ! mon sein pourquoi ne donnes-tu plus le lait ?

Oh ! Dieu pourquoi, pourquoi nous abandonnes-tu ainsi ?

Un miracle pour mon Fils !

Qui me soulève pour que je le désaltère de mon sang, puisque je n'ai pas de lait ?..."

Jésus, qui a sucé avidement l'âpre et amère boisson, détourne la tête dégoûté.

Cette boisson doit en plus brûler les lèvres blessées et gercées.

Il se retire, s'affaisse, s'abandonne.

Tout le poids du corps retombe sur les pieds et en avant.
Ce sont les extrémités blessées qui souffrent la peine atroce de s'ouvrir sous le poids d'un corps qui s'abandonne.
Plus un mouvement pour soulager cette douleur.
Depuis le bassin jusqu'en haut, tout est détaché du bois et reste ainsi.
La tête pend en avant si pesamment que le cou paraît creusé en trois endroits : à la gorge, complètement enfoncée, et de part et d'autre du sterno cléido-mastoïdien.
La respiration est de plus en plus haletante et entrecoupée. C'est déjà plus un râle syncopé qu'une respiration.
De temps à autre un accès de toux pénible apporte aux lèvres une écume légèrement rosée.
Les intervalles entre deux expirations deviennent toujours plus longs.

L'abdomen est déjà immobile.
Seul le thorax se soulève encore, mais avec beaucoup de difficulté et de peine...
La paralysie pulmonaire s'accentue toujours plus.
Et toujours plus faible, se transformant en une plainte enfantine, l'appel :

"Maman !"

Et la malheureuse murmure : *"Oui, mon Trésor, je suis ici."*
Et quand la vue qui se voile Lui fait dire:

"Maman, où es-tu ? Je ne te vois plus. Toi aussi tu m'abandonnes ?"

ce n'est même plus une parole, mais un murmure à peine audible pour qui recueille avec le coeur plutôt qu'avec l'ouïe tous les soupirs du Mourant.

Elle dit : *"Non, non, Fils ! Moi je ne t'abandonne pas ! Écoute-moi, mon aimé... Maman est ici, elle est ici... et son seul tourment est de ne pas pouvoir venir où tu es..."*

C'est un déchirement...

Et Jean pleure sans retenue.

Jésus doit entendre ses sanglots, mais il ne dit rien.

Je pense que la mort imminente le fait parler comme s'il délirait et ne sait même pas ce qu'il dit et, malheureusement, ne comprend pas même le réconfort maternel et l'amour du Préféré.

Longin — qui sans le remarquer a quitté son attitude de repos avec les mains croisées sur la poitrine et les jambes croisées, à cause de la longueur de l'attente repose tantôt un pied tantôt l'autre, et maintenant au contraire se raidit dans le garde-à-vous, la main gauche sur son épée, la main droite pendant le long de son côté comme s'il était sur les marches du trône impérial — ne veut pas s'émouvoir.

Mais son visage s'altère dans l'effort qu'il fait pour vaincre l'émotion et *ses yeux brillent d'une larme* que seule retient sa discipline de fer.

Les autres soldats, qui jouaient aux dés, ont cessé, et se sont levés pour remettre les casques qui avaient servi pour agiter les dés, et se tiennent en groupe près du petit escalier creusé dans le tuffeau, silencieux, attentifs.

Les autres sont de service et ne peuvent changer de position. On dirait des statues.

Mais l'un des plus proches et qui entend les paroles de Marie, bougonne quelque chose entre ses lèvres et hoche la tête.

Un silence. Puis nette dans l'obscurité totale la parole :

"*Tout est accompli !*"

et ensuite c'est le halètement de plus en plus rauque avec, entre les râles, des intervalles de silence de plus en plus longs.

Le temps court sur ce rythme angoissé.

La vie revient quand l'air est rompu par le halètement âpre du Mourant...

La vie cesse quand ce son pénible ne s'entend plus.

On souffre de l'entendre... on souffre de ne pas l'entendre...

On dit : "C'est assez de souffrance !" et on dit : "Oh Dieu ! que ce ne

soit pas son dernier soupir."

Toutes les Marie pleurent, la tête contre le talus.

Et on entend bien leurs sanglots car maintenant toute la foule se tait de nouveau pour recueillir les râles du Mourant. Encore un silence.

Puis, prononcée avec une infinie douceur, dans une ardente prière, la supplication:

"Père, entre tes mains je remets mon esprit !"

Encore un silence.

Le râle aussi devient léger. Ce n'est plus qu'un souffle qui sort des lèvres et de la gorge. Puis, voilà, le dernier spasme de Jésus.

Une convulsion atroce, qui paraît vouloir arracher du bois le corps qui y est fixé par trois clous, monte par trois fois des pieds à la tête, court à travers tous les pauvres nerfs torturés; soulève trois fois l'abdomen d'une manière anormale, puis le laisse après l'avoir dilaté comme par un bouleversement des viscères, et il retombe et se creuse comme s'il était vidé;

elle se lève, gonfle, resserre si fortement le thorax que la peau se creuse entre les côtes qui se tendent en apparaissant sous l'épidémie et rouvrant les blessures de la flagellation;

elle porte violemment en arrière une, deux, trois fois la tête qui frappe durement contre le bois;

elle contracte en un seul spasme tous les muscles du visage, en accentuant la déviation de la bouche à droite, elle fait ouvrir et dilater les paupières sous lesquelles on voit rouler le globe oculaire et apparaître la sclérotique.

Le corps se tend tout entier; dans la dernière des trois contractions c'est un arc tendu, vibrant, terrible à voir,

et puis un cri puissant, impensable en ce corps épuisé, se dégage, déchire l'air, le "grand cri" dont parlent les Évangiles et qui est la première partie du mot

"Maman"...

Et plus rien...

La tête retombe sur la poitrine, le corps en avant, le frémissement cesse et cesse aussi la respiration. Il a expiré.

La Terre répond au cri de Celui qu'on a tué par un grondement effrayant.

Il semble que de mille trombes des géants font sortir un son unique et, sur cet accord terrifiant, voici les notes isolées, déchirantes des éclairs qui sillonnent le ciel en tous sens, tombant sur la ville, sur le Temple, sur la foule...

Je crois qu'il y aura eu des gens foudroyés car la foule est frappée directement.

Les éclairs sont l'unique lumière et irrégulière qui permette de voir.

Et puis tout à coup, pendant que durent encore les décharges de la foudre, la terre s'ébranle en un tourbillon de vent cyclonique.

Le tremblement de terre et la trombe d'air se fondent pour donner un châtement apocalyptique aux blasphémateurs.

Le sommet du Golgotha ondule et danse comme un plat dans la main d'un fou, dans les secousses sussultaires et ondulatoires qui secouent tellement les trois croix qu'il semble qu'elles doivent les renverser.

Longin, Jean, les soldats s'accrochent où ils peuvent, comme ils peuvent, pour ne pas tomber.

Mais Jean pendant qu'avec un bras il se tient à la croix, avec l'autre soutient Marie qui, à cause de sa douleur et des secousses, s'abandonne sur son cœur.

Les autres soldats, et surtout ceux du côté en pente, ont dû se réfugier au milieu pour ne pas être jetés en bas de la pente.

Les larrons crient de terreur, la foule crie encore plus fort et voudrait s'enfuir, mais elle ne le peut.

Les gens tombent les uns sur les autres, s'écrasent, se précipitent dans les fentes du sol, se blessent, roulent le long de la pente, deviennent fous.

Par trois fois se répète le tremblement de terre et la trombe d'air et puis c'est l'immobilité absolue d'un monde mort.

Seuls des éclairs, mais sans tonnerre, sillonnent encore le ciel et éclairent la scène des juifs qui fuient dans tous les sens, les mains dans les cheveux, ou tendues en avant, ou levées vers le ciel, méprisés jusque là et dont maintenant ils ont peur.

L'obscurité est tempérée par une lueur lumineuse qui, aidée par l'émission silencieuse et magnétique des éclairs, permet de voir que beaucoup restent sur le sol : morts ou évanouis, je ne sais.

Une maison brûle à l'intérieur des murs et les flammes s'élèvent droites dans l'air immobile, mettant une nuance de rouge vif sur le vert cendre de l'atmosphère.

Marie lève sa tête de dessus la poitrine de Jean et regarde son Jésus. Elle l'appelle car elle le voit mal dans la faible lumière et avec ses pauvres yeux pleins de larmes. Trois fois elle l'appelle :

"Jésus ! Jésus ! Jésus !"

C'est la première fois qu'elle l'appelle par son nom depuis qu'il est sur le Calvaire.

Enfin, dans un éclair qui fait une sorte de couronne sur la cime du Golgotha, elle le voit, immobile, tout penché en avant, avec la tête tellement inclinée en avant, et à droite, au point de toucher l'épaule avec la joue et les côtes avec le menton, et elle comprend.

Elle tend ses mains qui tremblent dans l'air obscurci et crie :

"Mon Fils ! Mon Fils ! Mon Fils !"

Puis elle écoute... Elle a la bouche ouverte, elle semble vouloir

écouter même avec elle, comme elle a les yeux dilatés pour voir, pour voir... Elle ne peut croire que son Jésus n'est plus...

Jean lui aussi a regardé et écouté et il a compris que tout est fini. De ses bras il saisit Marie et cherche à l'éloigner en disant :

"Il ne souffre plus."

Mais avant que l'apôtre termine la phrase, Marie, qui a compris, se dégage, tourne sur elle-même, se penche vers le sol, porte les mains à ses yeux et crie :

"Je n'ai plus de Fils !"

Et puis elle vacille et tomberait si Jean ne la recueillait toute sur son cœur, puis il s'assoit par terre pour mieux la soutenir sur sa poitrine, jusqu'à ce que les Marie remplacent l'apôtre auprès de la Mère.

Elles, en effet, ne sont plus retenues par le cercle supérieur des soldats, car, maintenant que les juifs se sont enfuis, ils se sont rassemblés sur la petite place qui est au-dessous pour commenter l'événement.

La Magdeleine s'assoit où était Jean, et allonge presque Marie sur ses genoux, la soutenant entre ses bras et sa poitrine, baisant son visage exsangue, renversé sur son épaule compatissante.

Marthe et Suzanne, avec une éponge et un linge trempés dans le vinaigre, lavent ses tempes et ses narines, pendant que sa belle-soeur lui baise les mains en l'appelant d'une voix déchirante, et dès que Marie rouvre les yeux, et tourne vers elle un regard que la douleur rend pour ainsi dire hébété, elle lui dit :

"Fille, fille chérie, écoute... dis-moi que tu me vois... Je suis ta Marie... Ne me regarde pas ainsi !..."

Et après que le premier sanglot a ouvert la gorge de Marie et que les premières larmes tombent, elle, la bonne **Marie d'Alphée**, dit : *"Oui, oui, pleure... Ici avec moi, comme près d'une maman, ma pauvre, sainte fille"*,

et quand elle l'entend dire : ***"Oh ! Marie ! Marie ! tu as vu ?"***, elle dit

en gémissant :

"Oui ! oui... mais... mais... fille... oh ! fille !..."

Elle ne trouve pas autre chose et elle pleure la vieille Marie, des pleurs désolés auxquels font écho toutes les autres, c'est-à-dire **Marthe et Marie, la mère de Jean et Suzanne**.

Les autres pieuses femmes ne sont plus là. Je pense qu'elles sont parties et avec elles les bergers, quand on a entendu ce cri de femme...

Les soldats parlent entre eux. : "Tu as vu les juifs ?

Maintenant, ils avaient peur." "Et ils se frappaient la poitrine." "Les plus terrifiés c'étaient les prêtres !" "Quelle peur ! J'ai senti d'autres tremblements de terre. Mais jamais comme celui-là. Regarde : la terre est restée pleine de crevasses."

"Et il s'est effondré tout un passage de la longue route."

"Et dessous, il y a des corps."

"Laisse-les ! Autant de serpents de moins."

"Oh ! un autre incendie ! Dans la campagne..."

"Mais est-il vraiment mort ?"

"Et tu ne vois pas ? Tu en doutes ?"

Apparaissent de derrière la roche **Joseph et Nicodème**. Certainement ils s'étaient réfugiés derrière l'abri de la montagne pour se sauver de la foudre. Ils vont trouver Longin.

"Nous voulons le Cadavre."

"Seul le Proconsul l'accorde. Allez, et vite, car j'ai entendu dire que les juifs veulent aller au Prétoire et obtenir le brisement des jambes. Je ne voudrais pas qu'ils Lui fassent affront."

"Comment le sais-tu ?" "Rapport de l'enseigne. Allez. Je vous attends."

Les deux se précipitent par la descente rapide et disparaissent.

C'est alors que Longin s'approche de Jean et lui dit un mot que je ne comprends pas, puis il se fait donner une lance par un soldat.

Il regarde les femmes qui s'occupent toutes de Marie qui reprend lentement des forces.

Elles tournent toutes le dos à la croix.

Longin se met en face du Crucifié, étudie bien le coup, et puis le donne. La large lance pénètre profondément de bas en haut, de droite à gauche.

Jean qui se débat entre le désir de voir et l'horreur de la vision, tourne la tête un instant.

"C'est fait, ami" dit Longin et il ajoute : *"C'est mieux ainsi. Comme à un cavalier, et sans briser les os... c'était vraiment un Juste !"*

De la blessure suinte beaucoup d'eau et à peine un filet de sang qui déjà forme des grumeaux. Sainte, ai-je dit.

Il ne sort qu'en filtrant par la coupure nette qui reste inerte.

S'il avait encore respiré, elle se serait ouverte et fermée par le mouvement du thorax et de l'abdomen...

...Pendant que sur le Calvaire tout garde ce tragique aspect, je rejoins Joseph et Nicodème qui descendent par un raccourci pour faire plus vite. Ils sont presque en bas quand ils rencontrent **Gamaliel**.

Un Gamaliel dépeigné, sans couvre-chef, sans manteau, avec son splendide vêtement souillé de terre et déchiré par les ronces.

Un Gamaliel qui monte en courant et haletant, les mains dans ses cheveux clairsemés et plutôt gris d'homme âgé.

Ils se parlent sans s'arrêter. "Gamaliel ! Toi ?"

"Toi, Joseph ? Tu le quittes ?"

"Moi, non. Mais pourquoi es-tu ici ? Et ainsi ?..."

"Chose terrible ! J'étais dans le Temple ! Le signe ! Le Temple tout ouvert ! Le rideau pourpre et jacinthe pend déchiré ! Le Saint des Saints est découvert ! Anathème sur nous !"

Il a parlé en continuant de courir vers le sommet, rendu fou par la preuve.

Les deux le regardent s'éloigner... ils se regardent... disent ensemble :

"

'Ces pierres frémiront à mes dernières paroles !'

Il le lui avait promis !..." Ils hâtent leur marche vers la ville.

A travers la campagne, entre le mont et les murs, et au-delà, errent, dans l'air encore obscur, des gens à l'air hébété...

Des cris, des pleurs, des lamentations...

Il y en a qui disent : "Son Sang a fait pleuvoir du feu !" D'autres : "Parmi les éclairs Jéhovah est apparu pour maudire le Temple !"

D'autres gémissent : "Les tombeaux ! Les tombeaux !"

Joseph saisit quelqu'un qui se cogne la tête contre les murs et il l'appelle par son nom, en le traînant avec lui au moment où il entre dans la ville : "Simon, mais qu'est-ce que tu dis ?" "Laisse-moi ! Un mort toi aussi ! Tous les morts ! Tous dehors ! Et ils me maudissent."

"Il est devenu fou" dit Nicodème. Ils le laissent et vont vivement vers le Prétoire.

La ville est en proie à la terreur. Des gens errent en se battant la poitrine; des gens font un bond en arrière ou se retournent épouvantés en entendant derrière eux une voix ou un pas. Dans un des si nombreux archivoltés obscurs,

l'apparition de Nicodème, vêtu de laine blanche — car pour aller plus vite, il a enlevé sur le Golgotha son manteau foncé — fait pousser un cri de terreur à un pharisien qui s'enfuit.

Puis il s'aperçoit que c'est Nicodème et il s'attache à son cou, étrangement expansif, en criant :

"Ne me maudis pas ! Ma mère m'est apparue et m'a dit : "Sois maudit pour toujours !" et puis il s'affaisse sur le sol en disant : "J'ai peur ! J'ai peur !"

"Mais ils sont tous fous !" disent les deux.

Ils arrivent au Prétoire. C'est seulement là, pendant qu'ils attendent d'être reçus par le Proconsul, que Joseph et Nicodème réussissent à savoir la raison de telles terreurs.

Beaucoup de tombeaux s'étaient ouverts par suite de la secousse

tellurique et il y avait des gens qui juraient en avoir vu sortir les squelettes qui, pendant un instant, reprenaient une apparence humaine et s'en allaient en accusant ceux qui étaient coupables du déicide et en les maudissant.

Je les quitte dans l'atrium du Prétoire où les deux amis de Jésus entrent sans faire tant d'histoires de dégoût stupide et de peur de contamination,

et je reviens au Calvaire, rejoignant Gamaliel qui, désormais épuisé, monte les derniers mètres. Il avance en se battant la poitrine et, en arrivant sur la première des deux petites places, il se jette par terre, longue forme blanche sur le sol jaunâtre, et il gémit :

"Le signe ! Le signe ! Dis-moi que tu me pardonnes ! Un gémissement, même un seul gémissement, pour me dire que tu m'entends et me pardonnes." Je comprends qu'il le croit encore vivant.

Il ne se détrompe que quand un soldat le heurtant de sa lance lui dit : "Lève-toi et tais-toi. Inutile ! Il fallait y penser avant. Il est mort.

Et moi, païen, je te le dis : Celui que vous avez crucifié était réellement le Fils de Dieu !"

"Mort ? Tu es mort ? Oh!..." Gamaliel lève son visage terrorisé, cherche à voir jusque là haut sur la cime, dans la lumière crépusculaire.

Il voit peu, mais assez pour comprendre que Jésus est mort.

Et il voit le groupe pieux qui reconforte Marie et Jean, debout à gauche de la croix, tout en pleurs, et Longin debout à droite, dans une posture solennelle et respectueuse.

Il se met à genoux, tend les bras et pleure :

"C'était Toi ! C'était Toi ! Nous ne pouvons plus être pardonnés. Nous avons demandé ton Sang sur nous. Et il crie vers le Ciel, et le Ciel nous maudit... Oh ! Mais tu étais la Miséricorde !... Je te dis, moi, qui suis le rabbi anéanti de Juda : "Ton Sang sur nous, par pitié". Asperge-nous avec lui ! Car lui seul peut nous obtenir le pardon..." il pleure.

Et puis, plus doucement, il reconnaît sa secrète torture :

"J'ai le signe demandé... Mais des siècles et des siècles de cécité

spirituelle restent sur ma vue intérieure, et contre ma volonté de maintenant se dresse la voix de mon orgueilleuse pensée d'hier... Pitié pour moi ! Lumière du monde, dans les ténèbres qui ne t'ont pas compris, fais descendre un de tes rayons !

Je suis le vieux juif fidèle à ce qu'il croyait justice et qui était erreur. Maintenant je suis une lande brûlée, sans plus aucun des vieux arbres de la Foi antique, sans aucune semence ni tige de la Foi nouvelle. Je suis un désert aride.

Opère le miracle de faire se dresser une fleur qui ait ton nom dans ce pauvre coeur de vieil Israélite entêté.

Toi, Libérateur, pénètre dans ma pauvre pensée, prisonnière des formules. Isaïe le dit :

... il a payé pour les pécheurs et il a pris sur Lui les péchés des multitudes".

Oh ! le mien aussi, Jésus de Nazareth..." Il se lève.

Il regarde la croix qui se fait toujours plus nette dans la lumière qui revient, et puis il s'en va courbé, vieilli, anéanti. Sur le Calvaire le silence revient, à peine interrompu par les pleurs de Marie.

Les deux larrons, épuisés par la peur, ne parlent plus. Nicodème et Joseph reviennent rapidement, en disant qu'ils ont la permission de Pilate.

Mais Longin, qui ne s'y fie pas trop, envoie au Proconsul un soldat à cheval pour savoir comment il doit faire aussi avec les deux larrons. Le soldat va et revient au galop avec l'ordre de remettre Jésus et de briser les jambes des autres, par volonté des juifs.

Longin appelle les quatre bourreaux, qui se sont lâchement accroupis sous le rocher et sont encore terrorisés par l'événement, et ordonne que les deux larrons soient achevés à coups de massue.

La chose arrive sans protestations pour Dismas, auquel le coup de massue défermée au coeur après avoir frappé les genoux, brise à moitié sur ses lèvres le nom de Jésus, dans un râle. Pour l'autre larron, c'est avec des malédictions horribles. Leur râle est lugubre.

Les quatre bourreaux voudraient aussi s'occuper de Jésus pour le détacher de la croix, mais Joseph et Nicodème ne le permettent pas.

Joseph aussi enlève son manteau et dit à Jean de l'imiter et de tenir les échelles pendant qu'eux montent avec des leviers et des tenailles. Marie s'est levée tremblante, soutenue par les femmes, et s'approche de la croix.

Pendant ce temps, les soldats s'en vont, leur besogne terminée. Longin, avant de descendre au-delà de la place inférieure, se tourne du haut de son cheval pour regarder Marie et le Crucifié. Puis le bruit des sabots résonne sur les pierres et celui des armes contre les cuirasses, et il s'éloigne de plus en plus.

La paume gauche est déclouée. Le bras retombe le long du Corps qui maintenant pend à demi détaché. Ils disent à Jean de monter lui aussi, en laissant les échelles aux femmes.

Jean, monté sur l'échelle où était d'abord Nicodème, passe le bras de Jésus autour de son cou et le tient ainsi, tout abandonné sur son épaule, en l'enlaçant par son bras à la taille et il le tient par la pointe des doigts pour ne pas heurter l'horrible déchirure de la main gauche, qui est presque ouverte.

Quand les pieds sont décloués, Jean a beaucoup de mal à tenir et soutenir le Corps de son Maître entre la croix et son propre corps.

Marie se place déjà au pied de la croix, assise en lui tournant le dos, prête à recevoir son Jésus sur ses genoux.

Mais le plus difficile c'est de déclouer le bras droit.

Malgré tous les efforts de Jean, le Corps pend complètement en avant et la tête du clou est profondément enfoncée dans la chair, et comme ils ne voudraient pas le blesser davantage, les deux hommes compatissants peinent beaucoup.

Finalement ils saisissent le clou avec les tenailles et le sortent tout doucement. Jean tient toujours Jésus par les aisselles, avec la tête renversée sur son épaule, pendant que Nicodème et Joseph le saisissent l'un aux cuisses, l'autre aux genoux, et le descendent avec précaution en le tenant ainsi par les échelles.

Arrivés à terre, ils voudraient retendre sur le drap qu'ils ont placé sur leurs manteaux, mais *Marie le veut. Elle a ouvert son manteau en le laissant pendre d'un côté et écarte les genoux pour faire un berceau à son Jésus.*

Pendant que les disciples tournent pour lui donner son Fils, la tête couronnée retombe en arrière et les bras pendent vers la terre et froteraient le sol avec les mains blessées si la pitié des pieuses femmes ne les tenaient pas pour l'empêcher. *Maintenant il est sur les genoux de sa Mère... Il semble un grand enfant fatigué qui dort pelotonné sur les genoux maternels.*

Marie le tient avec le bras droit qu'elle a passé derrière les épaules de son Fils et le gauche qu'elle a passé au-dessus de l'abdomen pour le soutenir aux anches. La tête est sur l'épaule maternelle.

Elle l'appelle... l'appelle de sa voix déchirante.

Puis elle le détache de son épaule et le caresse avec sa main gauche, prend et étend les mains et avant de les croiser elle les baise, et pleure sur les blessures.

Puis elle caresse les joues, spécialement là où il y a des bleus et de l'enflure,

elle baise les yeux enfoncés, la bouche restée légèrement tordue vers la droite et entrouverte.

Elle voudrait remettre en ordre ses cheveux, comme elle l'a fait pour la barbe souillée de sang mais, en le faisant, elle rencontre les épines.

Elle se pique pour enlever cette couronne et veut que ce soit elle qui le fasse, avec la seule main qu'elle a de libre et elle repousse tout le monde en disant :

"Non ! Non ! Moi ! Moi !" et il semble qu'elle ait entre ses doigts la tendre tête d'un nouveau-né tant elle le fait avec délicatesse.

Et quand elle a pu enlever cette couronne torturante, elle se penche pour soigner par ses baisers toutes les éraflures des épines.

De sa main tremblante elle sépare les cheveux en désordre, les remet en ordre, elle pleure et elle parle tout doucement.

Avec ses doigts elle essuie les larmes qui tombent sur les pauvres chairs glacées et couvertes de sang, et elle pense les nettoyer avec

ses larmes et avec son voile qui est encore autour des reins de Jésus. Elle en tire à elle une extrémité et se met à nettoyer et à essuyer les membres saints.

Elle ne cesse de Lui caresser le visage, et puis les mains, et puis les genoux couverts de contusions, et puis elle remonte pour essuyer le Corps sur lequel tombent ses nombreuses larmes.

C'est en le faisant que sa main rencontre l'ouverture du côté. La petite main, couverte d'un linge fin, entre presque toute entière dans le large trou de la blessure. Marie se penche pour voir dans la demie clarté qui s'est formée, et elle voit.

Elle voit le côté ouvert et le coeur de son Fils. Elle crie, alors. Il semble qu'une épée lui ouvre le coeur, à elle aussi. Elle crie, et puis se renverse sur son Fils et paraît morte, elle aussi.

On la secourt, on la reconforte, on veut lui enlever le divin Mort. Elle cri :

"Où, où te mettrai-je ? Dans quel lieu qui soit sûr et digne de Toi ?"

Joseph, tout penché en une inclination respectueuse, la main ouverte appuyée sur sa poitrine, dit :

"Réconforte-toi, Ô Femme !

Mon tombeau est neuf et digne d'un grand. Je le Lui donne.

Et Nicodème, mon ami, a déjà porté au tombeau les aromates que lui veut offrir personnellement.

Mais, je t'en prie, puisque le soir approche, laisse-nous faire... C'est la Parascève. Sois bonne, ô Femme sainte !"

Jean aussi et les femmes la prient dans le même sens et Marie laisse enlever de ses genoux son Fils, et elle se lève, angoissée, pendant qu'on l'enveloppe dans le drap, et elle les prie :

"Oh ! faites doucement !"

Nicodème et Jean par les épaules, Joseph par les pieds, soulèvent la Dépouille non seulement enveloppée dans le drap mais étendue aussi sur les manteaux qui font office de brancard, et ils descendent par le chemin.

Marie, soutenue par sa belle-sœur et la Magdeleine, suivie par Marthe, Marie de Zébédée et Suzanne, qui ont ramassé les clous, les tenailles, la couronne, l'éponge et le roseau, descend vers le tombeau.

Sur le Calvaire restent les trois croix. Celle du milieu est nue et les deux autres ont leur trophée vivant qui meurt.

**Fruit du Mystère,
demandons le pardon pour nos ennemis**